

Véronique Tadjo

Champs de bataille et d'amour



Présence
Africaine

NEI

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Véronique TADJO

Champs de bataille et d'amour

Roman

Les Nouvelles Editions Ivoiriennes

Présence Africaine

FOR

PQ3989.2

.T24

Ç4

1999x

Nouvelles Éditions Ivoiriennes

01 BP 1818 Abidjan 01

E-mail : info@nei.co.ci

Web : www.nei.co.ci

Présence Africaine Éditions

25 bis, rue des Ecoles - 75005 Paris

64, rue Carnot - Dakar

© NEI Abidjan / Présence Africaine Éditions Paris, 1999

ISBN : 2-911725-75-1 NEI

ISBN : 2-7087-0685-3 Présence Africaine

Droits de reproduction, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays.

Pour Joseph TADJO EHOUE et Michèle, Aline, Lucienne TADJO
née BEGIN

A Williams Sassine

Where is the greatest battlefield to conquer ?

On the terrain or in the heart ? Where to fight the battle ?

Lorraine Serena.

Digitized by the Internet Archive in 2016 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/champsdebatailleootadj_o

UN

- Par un soir anonyme, il est arrivé dans un village tracé à l'équerre. L'autobus s'est arrêté au début d'une longue route qui entraînait dans l'obscurité. Il avait son sac à la main et en descendant du véhicule, ses pieds prirent contact avec le sol de manière brutale. Ses chevilles étaient enflées.

Le village dormait. Pendant un moment, il est resté immobile alors que le véhicule démarrait dans un bruit infernal. Il avait envie de repartir. Mais il s'est dit, à quoi bon ? Il fallait bien s'arrêter quelque part.

Dans l'autobus, c'était plus simple. Les arbres défilaient, les villes et les villages se succédaient, les ombres disparaissaient. Il pouvait dormir, se réveiller et la route continuait. Le ronflement du moteur l'isolait du reste du monde. Il n'avait plus de mémoire. Il était au diapason du temps. Il pouvait rêver sans être dérangé. Il pouvait regarder le paysage et la route continuait toujours. Un interminable lacet à travers les plaines, les vallées et les montagnes.

Depuis son siège arrière, il voyait les autres passagers, la nuque courbée par le voyage. Des hommes, des femmes seules ou

accompagnées, des familles entières qui s'en allaient, abandonnant leur passé, leurs souvenirs. Et il se disait que nous étions tous les mêmes une fois que nous prenions la route, à nous laisser conduire vers une autre vie, emporter vers un autre monde.

La lune n'était pas très nette. Les étoiles auraient pu avoir un meilleur éclat. Il ne connaissait même pas, le nom du village. Mais cela n'avait pas d'importance. L'endroit avait l'air perdu, sans signe particulier comme là où la vie suit un chemin simple.

Il marcha droit devant lui. Les chiens se mirent à aboyer sur son passage. Le silence de la nuit se cassa en plusieurs morceaux. Il s'assit sur un banc en pierre et attendit le lever du soleil en fumant des cigarettes. Bientôt, la fraîcheur du matin arriva et les coqs annoncèrent la lumière.

Alors, il vit le jour se répandre dans le ciel et se déverser sur le sol. Il regarda la terre noire et profonde s'éveiller et les champs de blé se dresser dignement. Il fut comblé par un sentiment de sérénité inattendu. Comme un enfant, il se demanda combien de temps il lui faudrait pour compter tous les épis. Une vie entière, sans doute. La nature ici était accueillante. Elle donnait envie de jouer. Se rouler dans l'herbe pour y laisser l'empreinte de son corps. Chez lui, la forêt et la savane contenaient trop de secrets redoutables. Il ne pouvait pas les considérer comme des amies.

Ses émotions ne tardèrent pas à s'agiter. Il avait fait un très long voyage et il se retrouvait maintenant à des milliers de kilomètres de son pays, dans ce coin du monde qui ne lui était déjà plus étranger. Son impatience grandissait.

Enfin, les fermes apparurent, les unes après les autres, encore ensommeillées, portes et fenêtres closes.

En face de lui, au fond d'un champ, une maison s'anima. La porte d'entrée s'ouvrit et une fille en sortit, les cheveux blonds, plus blonds

que la couleur du jour.

Il se dirigea vers l'habitation, mais avant qu'il ne puisse l'atteindre, la fille avait déjà disparu dans l'étable. La cour était boueuse. A son approche, les oies tendirent le cou et poussèrent leur cri. La porte était restée entrouverte. Il frappa plusieurs fois. Le silence lui répondit. Il frappa encore. Un chat miaula. Quelques pigeons s'envolèrent. Un râle s'éleva à l'intérieur de la maison. Il resta figé sur place pendant plusieurs secondes, puis poussa la porte et entra.

La pièce était sombre. A sa droite, dans un large panier, une montagne de linge attendait le repassage. Un poêle formait une masse noire contre le mur. Une petite table était couverte d'assiettes sales. Quelques chaises ici et là. Et puis, tout au fond, il vit une grande horloge d'un côté du mur et de l'autre, un lit à peine perceptible dans la pénombre.

Il s'en approcha, poussé par une curiosité contre laquelle il ne pouvait rien. Une forme à moitié enfouie sous la couverture bougea. Un vieil homme à la peau craquelée et aux sourcils comme de l'herbe sèche fixa ses yeux dans les siens. Son regard était immense. On aurait dit un noyé qui voyait le monde depuis le dessous de l'eau.

Il tendit la main pour toucher le vieil homme, mais à ce moment là, quelqu'un entra. Il se retourna brusquement quand la lumière jaillit dans la pièce. La fille aux cheveux d'or était en contre-jour.

Il dit :

« Cet homme est en train de mourir.

Elle répondit :

- Je le sais, et traversa la pièce en portant un seau de lait fumant.

Elle ouvrit la porte de l'arrière-cour et disparut. Il la suivit. Elle entra dans une petite cabane qui servait de cuisine et versa le lait dans un énorme pot. Après quoi, elle en remplit un verre et retourna à l'intérieur de la maison. Il lui emboîta le pas.

- Cet homme est en train de mourir, reprit-il d'une voix insistante, il faut faire quelque chose !

- C'est mon père. Il est condamné, il n'y a plus rien à faire, murmura-t-elle.

Alors la respiration d'Eloka marqua un temps d'arrêt et son cœur se mit à battre trop fort. La mort. Là, devant lui, dans ce

village perdu où il était descendu par hasard.

Il regarda la fille aux cheveux d'or et il se rendit compte qu'elle avait les yeux bleu turquoise.

- Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

- Aimée.

- Quand va-t-il mourir ?

- Je ne le sais pas, fit-elle sans changer le ton de sa voix qui était souple et tranquille. Et toi, quel est ton nom ?

- Eloka, répondit-il. Je viens de très loin.

Elle sembla sur le point de lui poser une

autre question, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle alla plutôt jusqu'au lit et s'agenouilla devant le vieil homme. Tout en lui souriant, elle passa la main gauche sous sa nuque et lui souleva délicatement la tête. Elle attendit patiemment qu'il ouvrît la bouche pour le faire boire à petites gorgées. Quelques gouttes de lait mouillèrent les draps. Elle répétait chaque geste comme dans un film au ralenti.

Finalement, elle posa le verre à peine entamé sur une petite table de chevet.

Elle tira une chaise et s'assit. Le vieil homme s'était rendormi, mais elle gardait les yeux sur lui. Puis elle se mit à parler tout haut comme

si elle racontait une histoire :

- Je ne sais pas si une mort violente serait plus redoutable que ce lent départ.

J'ai plusieurs fois songé à le libérer de son emprisonnement mortel. A laisser s'échapper son corps et son âme. A délivrer la terre entière de cette souffrance. Il a une odeur que je n'avais jamais sentie auparavant et qui me colle à la peau quand je m'éloigne de lui. Elle s'infiltre dans mes cheveux, dans mes habits, sous mes ongles. Je me lave, mais elle est toujours là. Je suis fatiguée. Je n'en peux plus d'observer sa longue agonie sans pouvoir changer quoi que ce soit. Je me sens exclue, rejetée. Je lui parle, mais je ne sais pas s'il m'entend, s'il reconnaît ma voix. J'ai l'impression qu'il veut me dire de ne pas l'attendre. J'ai l'impression que c'est pour cela qu'il ne parle plus depuis tant de jours. »

Eloka l'avait écoutée en silence, adossé à la fenêtre. Mais maintenant qu'elle s'était tue, il se sentit soudain mal. Il sortit prendre l'air. Dehors, il alluma une cigarette. Le soleil était au milieu du ciel et les nuages se découpaient contre le plafond de l'univers. Il respira un bon coup et sentit ses forces revenir. Il fit quelques pas dans la cour. Au loin, il voyait des paysans qui travaillaient dans les champs.

Il pensa à son propre père, à la barrière des années qui avait commencé à se dresser entre eux. Il leur fallait maintenant attendre des périodes de fêtes pour qu'ils se serrent dans les bras l'un de l'autre. D'où était venue la distance ? Comment s'était

construit l'éloignement ? Au nom du respect ancestral des traditions, il en était réduit à regarder son père vieillir seul, alors qu'il aurait voulu faire plus. Pourrait-il un jour lui rendre tout ce qu'il avait reçu ? Il aurait aimé lui apporter plus de joies, mais il avait l'impression qu'il avait passé trop de temps à s'occuper de sa propre vie pour pouvoir à présent combler le vide qui entraînait dans celle de son père. Et si celui qui l'avait mis au monde ne s'était jamais fait d'illusions sur la solitude qui l'entourait ?

Il rebroussa chemin, ouvrit encore une fois la porte et, comme quelqu'un qui connaissait bien la maison, s'installa sur une chaise près du poêle. La fille aux cheveux d'or avait quitté la pièce. Il n'entendait aucun bruit sauf le tic-tac régulier de l'horloge gigantesque.

Tout à coup, il eut la sensation que quelque chose d'étrange et de vertigineux était en train de se produire. Il eut froid dans le dos. Instinctivement, il alla vers le lit. Il se pencha et regarda. Comme la forme ne bougeait pas, il souleva la couverture qui cachait une partie du visage. Il vit que la bouche du vieil homme était grande ouverte et que ses yeux étaient fixes.

Il sut qu'il était mort et il eut très peur. Alors, il poussa un cri qui venait du fond de son corps. La fille aux cheveux d'or entra. Il se retourna brusquement et déclara :

“Il est mort ! Il faut partir d'ici.

Elle fit non de la tête :

- Je ne veux pas le laisser tout seul.

Il lui répondit :

- Il n'a plus besoin de toi. Viens, je t'aiderai à vaincre sa mort. Nous allons le coucher dans la douceur d'un bout de terre encore chaud.”

Eloka prit Aimée par la main. Ils se mirent à marcher, à s'éloigner très vite du village. Elle essayait de suivre ses pas, mais c'était comme s'il courait, comme s'il fuyait quelqu'un qui les poursuivait. Parfois, elle trébuchait et criait : “Doucement, doucement !”, mais il la tirait très fort et continuait au même rythme.

Quand ils furent loin du village, ils décidèrent d'attendre le prochain autobus qui passerait par là.

Et ainsi, d'autobus en train et de bateau en camion, après avoir traversé le désert et dormi dans les dunes, ils finirent par arriver dans le pays d'Eloka, dans la ville même où il était né.

La cité s'empara immédiatement d'eux, pénétra leurs chairs de part en part et changea la couleur de leurs espérances.

Ils se retrouvèrent devant la maison d'Eloka. Il avait encore les clés dans la poche. Il ouvrit et la fit entrer. Ensuite, ils s'installèrent et se marièrent. Mêlant ainsi leurs vies. Inventant un futur.

Il pensait posséder la ville qui l'avait vu naître, mais en réalité, tout avait changé. Et même lorsque les choses lui paraissaient semblables, il remarquait que d'innombrables particules s'étaient déposées sur la surface des journées. Les visages qu'il croyait familiers étaient devenus étrangers.

Pour éviter l'isolement, il chercha avec Aimée à se faire une nouvelle mémoire. Mais la ville restait impassible. Il tenta en vain de retrouver les traces qu'il avait laissées avant de partir. Qu'avait-il cru ? Que le temps se serait arrêté pour figer les années ?

Tout lui semblait à la fois proche et lointain. Il se demandait si c'était bien là qu'il avait passé tant de jours. Il ressentait un profond enracinement et pourtant, une envie de tout rejeter.

Que rapportait-il de ses voyages ? Il savait qu'il ne serait pas le bienvenu s'il venait quémander la nostalgie. Après tout, on ne lui avait pas pardonné son départ. Si aujourd'hui il pouvait revenir, c'était bien parce que les autres étaient restés. Tandis que lui, il en était toujours à se demander : "Puis-je encore vivre ici ?"

Ses sentiments roulaient et tanguaient. Les parfums l'assaillaient et la chaleur le clouait littéralement à terre. Il s'essuyait le front. Sa respiration était difficile. Il regardait autour de lui avec une certaine lassitude.

Bien souvent, sa vue se brouillait. Il cherchait à comprendre pourquoi il avait tant perdu. Mais il ne pouvait rien saisir. Il regardait la ville dans sa torpeur et il avait la hantise d'une sécheresse sans hivernage. Ses rêves ressemblaient aux feuilles d'arbres desséchées qui tapissaient les cours des maisons.

A force de vivre avec lui, année après année, Aimée se mit à lui ressembler. Les mêmes expressions. Les mêmes attitudes. Ils partageaient leur temps, leurs habitudes, leurs désirs. Et comme la ville s'était laissée apprivoiser, elle connaissait tous les chemins qui lui étaient nécessaires, ceux qui l'éloignaient de leur demeure et ceux qui l'y ramenaient. Son exil s'était transformé en un lieu habitable.

Mais elle avait dû se résoudre à se couper les cheveux. Ils étaient devenus trop longs. Ils s'emmêlaient et se cassaient. Ils lui tenaient trop chaud. Car elle souffrait parfois de migraines terribles qui la maintenaient prisonnière de leur maison ombragée. Elle restait enfermée plusieurs jours d'affilée, un linge humide sur le front, un verre d'eau à portée de la main. Et il était difficile d'entendre sa respiration, même en tendant l'oreille près du lit.

Maintenant qu'elle vivait dans sa maison, Eloka la voyait différemment. Il l'aimait toujours, mais il voulait surtout lui parler et l'écouter.

Tous les soirs, il lui mettait une chemise de nuit blanche avant de la coucher dans leur grand lit. Ensuite, il s'allongeait à côté d'elle et la regardait s'endormir. Selon les moments, il lui tenait la main en silence ou il lui parlait en lui caressant le front.

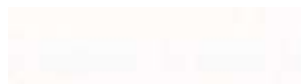
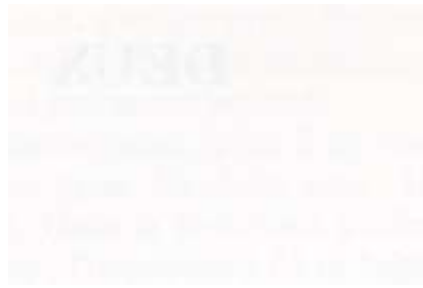
Plus il la contemplait, plus il se rendait compte que les gens disaient vrai : ils se ressemblaient. Cela le troublait profondément, lui donnait l'impression de se regarder dans un miroir.

Une nuit, il prit peur de cette ressemblance et voulut lui faire l'amour comme au tout début de leur vie commune. Mais il n'y parvint pas.

Il fondit en larmes et pleura avec elle. Il pleura sans elle. Il pleura plusieurs fois. Toute la tristesse de son corps. Mais à la fin de ses pleurs, il sut qu'il avait maintenant une sœur.

Sa sœur bien-aimée. A tout jamais sa sœur.

DEUX



Cela faisait des siècles que la ville respirait la poussière, enclavée comme elle l'était dans cette zone torride. Il y avait tellement d'insectes qu'ils croyaient vivre dans un bourdonnement permanent. Tout était recouvert de poudre roussâtre. Essayer de se battre contre le vent qui amenait les particules de terre était une vaine entreprise. Il leur aurait fallu se barricader en prenant soin aussi de boucher les moindres interstices.

De toutes les façons, la chaleur était si oppressante que rien de tout cela n'était envisageable. Ils préféraient laisser les murs, les meubles et les objets de leur maison prendre la couleur qu'ils voulaient, plutôt que d'en perdre la raison.

Eloka avait le nez bloqué, la gorge sèche, le front brûlant. Mais ce qui le faisait le plus souffrir, peut-être, c'était la disparition du ciel. La poussière formait un véritable écran qui empêchait de voir la lumière azurée. Ils devaient attendre le retour des pluies pour être débarrassés de ces nuages de sable. Mais quelle attente !

L'hivernage annonçait son arrivée par un grand souffle qui agitait violemment la nature. Les arbres ressemblaient à des éventails géants. Surtout détourner la tête, ne pas chercher à regarder le vent en face car la poussière punissait les curieux et les effrontés. Non,

vraiment, ils savaient qu'il était plus prudent de courber la nuque, de rester humbles et patients jusqu'à ce que le vent eût fini de régler tous ses comptes. Après quoi la première pluie descendait. Mais puisqu'elle refusait de couper avec le passé, elle apportait une chaleur pire que les autres. Elle ne réussissait pas à apaiser le sol qui restait assoiffé. Alors, les effluves de la terre prenaient les gens d'assaut en leur coupant presque le cou ou, tout au moins, en les empêchant de respirer normalement.

“Il faut toujours se méfier de la première pluie, songea Eloka, c'est la plus cruelle.”

De fait, dix pluies consécutives étaient nécessaires avant que la nature ne parvînt à calmer sa soif et que la touffeur n'acceptât de s'éloigner pour quelques jours.

Mais tout cela n'était que spéculation. La canicule était telle, que tout le monde regardait le fleuve avec envie. Hélas, seules les chauves-souris en profitaient vraiment. Elles se réunissaient à la tombée de la nuit et on pouvait en voir des centaines tourner au-dessus de l'eau, puis plonger brusquement pour casser la surface argentée. C'était une

vision si irréaliste que bien souvent des passants s'arrêtaient net dans leur marche afin de pouvoir admirer cette danse macabre en l'honneur du crépuscule.

Avant, Eloka jouait dans des allées qui sentaient le feu de bois et l'huile de palme, où les maisons du quartier étaient serrées les unes contre les autres, avec leurs murs en terre battue et leurs toits de tôle ondulée. Il déambulait son adolescence aux pieds nus, jouant à tous les jeux, faisant la conquête de tous les territoires.

La ville était à la mesure de ses espoirs. Il pensait qu'elle grandirait au même rythme que lui.

Aujourd'hui, il lui fallait tout renverser : l'inertie, l'indécision, les regrets.

C'était l'inutilité des mots qui lui faisait mal. Le passé n'existait plus. Même s'il revenait complètement en arrière pour remonter jusqu'à sa naissance, son destin n'en serait toujours pas plus avancé.

Leur vie avait changé. L'argent les emmurait.

Il se remémora le plus beau souvenir qu'il partageait avec Aimée : quelques jours vécus dans une forêt presque vierge dont la générosité avait marqué chacun de leurs pas d'un craquement de brindilles ou d'un froissement de feuilles aux couleurs de terre.

Il y faisait doux, mais les arbres transpiraient et tout semblait humide, rafraîchi

par les perles de rosée que le matin avait préservées pour eux.

Une forêt presque vierge dans les bras de laquelle ils avaient passé toute une nuit, alors que les animaux erraient non loin d'eux et que les phacochères et les biches venaient boire l'eau délicieuse du ruisseau.

Ils avaient été en symbiose avec la nature et leur amour s'était mêlé à l'humus de la forêt. Sans jamais ressentir la peur que les parfums alentour masquaient admirablement bien.

Aujourd'hui, ils se sentaient captifs d'une ville qui devenait tyrannique. Les rues étaient sales, pauvres et dangereuses. Des bataillons d'enfants sauvages erraient les yeux en feu.

Une semaine qu'il n'y avait pas d'électricité ! Sept jours et sept nuits interminables. Une obscurité inquiétante. Et il ne leur restait plus qu'à tituber jusqu'au lit, carré blanc dans la chambre sombre, flaque de tristesse sur laquelle la lune luisait à travers la fenêtre. La flamme des bougies dansait doucement.

Le lit, gouffre sans fond qui mange les rêves et les cauchemars. Les draps fripés, imprégnés de l'odeur des corps chargés de leur sueur et de leur histoire, laissant en partant une empreinte, une tache, un peu de salive, quelques cheveux. Le lit, lac étendu où baigne le désarroi, doux comme un linceul, chaud comme un berceau. Le lit défait, le lit

puant de cette odeur accumulée, jour après jour, comme si c'était ça la vie.

Aimée regardait Eloka, endormi à ses côtés. Elle pensait qu'il était perdu dans un silence qui n'en finissait pas. Enfermé sous un ciel sans ouverture où jamais rien ne venait briser la voûte.

Elle le voyait blessé à ne plus savoir que faire. A peser chaque parole comme une charge énorme. A ressasser sans cesse les imperfections du soleil.

Elle le voyait dans un exil profond et elle ne comprenait pas pourquoi : "Mais après tout, avec qui vivons-nous ? Nos yeux, nos paroles se rencontrent et pourtant, il ne reste que des atomes dans le vent. Il suffit d'avoir le cœur qui hésite pour ne plus croire en rien. Il suffit d'avoir la pluie au lieu du beau temps. Il suffit de s'entendre dire des vérités."

A quelques centimètres d'elle, la lune éclaira une araignée qui montait le long du lit. L'animal avait le corps boursoufflé et était d'une couleur blanchâtre. Ses pattes étaient d'une délicatesse effrayante.

Une semaine sans électricité ! Sept jours et sept nuits interminables. Elle le voyait seul, effrayé par la chaleur des autres. Il ne savait pas ce qui lui demandait le plus de courage : partir ou rester. Alors il se dépouillait de tout ce qui pouvait le retenir.

"Ce serait facile de prétendre qu'il faut aller au-devant des autres, songea-t-elle encore, mais ce sont justement les autres qui savent faire mal. Ils transpercent les fines parois du cœur, inventent des tribunaux et construisent des prisons. Il faudrait pouvoir aimer sans rien attendre en retour. Aimer parce que c'est riche et que la vie s'en va."

Jamais elle n'avait rencontré un homme aussi dangereux, capable de lui casser les poignets, mais en même temps capable de laver son esprit à grande eau.

Elle regarda par la fenêtre et vit les toits argentés des maisons. Elle essaya de

reconnaître dans la pénombre le nid que les oiseaux avaient bâti tout contre le rebord. Demain, ils seraient réveillés par leurs chants.

Elle tourna la tête du côté de la forme allongée. Eloka avait le sommeil agité. Elle aurait voulu lui dire de ne pas s'en faire autant. Elle aurait voulu lui dire : "Tiens, regarde, les oiseaux ont bâti leur nid tout contre notre fenêtre. Tu ne trouves pas cela beau ?"

Elle voulait lui dire qu'elle aimerait l'aider. Elle avait l'impression qu'il allait exploser dans son corps et déverser toute sa tristesse sur la ville.

Sa vulnérabilité. C'était cela qui la touchait au cœur et qui créait les liens de son attachement.

Une semaine qu'il n'y avait pas d'électricité ! Et la ville plongeait dans des nuits sans fin. Le ciel était gros d'humidité, l'obscurité épaisse, envahie d'insectes.

Les draps étaient trempés de sueur. Eloka s'endormait et se réveillait en sursaut. Puis il écoutait la nuit qui s'était déposée sur le quartier. Les bruits étaient plus forts, plus rebelles, plus menaçants que d'habitude. Une nuit sans repos. Sans un brin d'air pour rafraîchir son front et rien pour oublier la médiocrité.

Pourquoi s'était-elle éprise de ce pays à mille lieues du sien ? Pourquoi s'était-elle

attachée à cet homme que tout aurait dû rendre étranger ? Et quelle audace la poussait à croire que cela avait de l'importance ? Elle était en train de se perdre dans cette ville, de se noyer lentement. Un jour, elle se laisserait engloutir par la foule.

Elle aurait aimé dormir. Mais l'air était moite et la chaleur accablante. Le monde s'évadait et seule restait l'obscurité. Elle ferma les yeux. Elle se sentit soudain projetée dans l'air. Et les murs lui

criaient la même chose : elle était séparée des autres et ses mains restaient vides.

Elle réalisa que cette ville lui faisait encore peur. Les journaux ne disaient-ils pas qu'il fallait tuer publiquement ceux qui commettaient des crimes ? Qu'il fallait verser le sang de ceux qui attaquaient et volaient, de ceux qui terrorisaient la cité et la défiguraient ?

Pourquoi s'était-elle éprise de cet homme au point de le suivre jusque chez lui ?

“C'est si difficile de se plonger dans un être, se dit-elle, d'essayer de comprendre la logique de ses moments d'aberration, les racines de son amertume. C'est si épuisant d'aimer.”

Sept jours et sept nuits qu'il n'y avait pas d'électricité ! La nuit était dense, très noire. La ville avait le sang bouillant et les poumons éclatés. Comment admettre qu'elle avait aussi des espaces de beauté, bâtie sur l'eau comme elle l'était, allant d'un pont à l'autre, d'une île à l'autre dans un gracieux va-et-vient ?

Mais en réalité, la ville n'était qu'une masse de têtes, un tourbillon d'odeurs, de corps qui se déplaçaient en faisant un remue-ménage permanent. Tout s'amoncelait, se multipliait. Et tout se récupérait. Les égouts à ciel ouvert débilitaient les quartiers telles des frontières nauséabondes. Les détritiques jonchaient le sol. Le tintamarre des taxis était incessant. Les regards se croisaient furtivement alors qu'ils auraient tous eu quelque chose à dire.

Une ambulance prise dans un embouteillage en plein midi essaie de se frayer un chemin. Il faut voir la lumière bleue lancer des appels au secours et entendre la sirène crier dans le vide. Les infirmiers sautent du véhicule. Ils gesticulent et hurlent aux conducteurs de dégager la voie. A l'intérieur du véhicule, un visage se penche sur une forme invisible. Oh, la douleur de mourir dans cette cohue de vies enchevêtrées, au milieu de ces destins qui ne se contrôlent plus.

Abandonner. Repartir. Trouver l'assurance d'un endroit où le sol ne se déroge pas sous les pieds. Mais était-ce bien vrai ? En fait, Aimée

avait toujours su qu'elle partirait un jour, qu'elle arracherait ses racines et qu'elle irait là où personne ne l'attendait. Elle avait toujours su qu'elle trahirait.

Sept jours et sept nuits qu'il n'y avait pas d'électricité! A quoi cela servait-il de continuer dans cette fournaise ?

Eloka se retourna sur le dos et mit les mains sous la nuque. Il transpirait à grosses gouttes. Le ventilateur posé sur la table de chevet restait immobile, inutile.

Il eut soudain envie de faire l'amour, mais il se dit qu'elle n'aimerait pas le contact de leurs peaux moites. Il chercha à comprendre pourquoi ces derniers temps il éprouvait comme un sentiment de malaise lorsqu'il la prenait dans ses bras. Il avait l'impression de la déranger, de briser son intimité, de fouiller au fond d'elle des secrets interdits.

Et pourtant, il la comprenait. Il comprenait pour l'avoir lui aussi éprouvé, ce retranchement qui la poussait à se recroqueviller sur elle-même. Le silence s'était-il installé entre eux ? Était-ce de sa faute ? De toutes les façons, il ne lui en voulait pas. Il ne lui en voudrait jamais. Il fallait se rendormir.

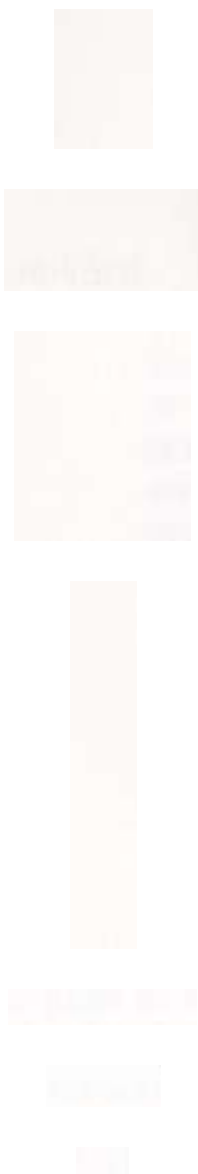
Dehors, le vent se leva. Des portes claquèrent. Un peu de fraîcheur entra dans la chambre. Il entendit le tonnerre rouler au loin. La pluie se mit à tomber. Doucement tout d'abord, puis violemment. Il se leva du lit pour fermer la fenêtre qui battait bruyamment et se dit que cela devait être la première avalanche qui marquait le début de l'hivernage. Il ne supportait pas la pluie. Il ne supportait pas l'impression de claustrophobie qu'il éprouvait à l'idée d'être condamné à rester entre quatre murs. Bien sûr, on se sentait toujours mieux après.

L'air était plus respirable. Mais pour le moment, il savait que de l'eau boueuse dévalait les rues, inondant les caniveaux et charriant toutes les saletés de la ville.

Quelle heure pouvait-il bien être ? Comment parvenait-elle à rester endormie avec tout le vacarme que la pluie faisait sur le toit ? Il se rappela alors que cela la berçait, qu'elle aimait se sentir bien à l'abri dans son lit pendant que dehors, c'était le déluge. Il savait que la pluie était pour elle un enchantement, le début d'un nouvel espoir.

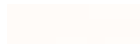
Il ferma les yeux un moment. Il ne parviendrait pas à dormir, mais cela le calmerait. Il laissa son corps se détendre, ses muscles se relâcher. Il fit le vide dans son esprit.

A travers les interstices de la fenêtre, l'aurore avait commencé son ascension.





TROIS



Aimée se regardait souvent dans le miroir. Elle voyait les petites rides qui déchiraient son visage, sa peau qui avait perdu de son élasticité. Les sillons qui marquaient l’empreinte de son sourire. Elle voyait son âme, la colère qui s’installait dans ses yeux.

Son esprit lui jouait des tours. Ou alors, était-ce son corps ? Elle n’en savait trop rien. En tout cas, le lien qui les unissait était rompu. Et comme elle en était consciente, elle cherchait à se raisonner, à dialoguer avec elle-même, à marchander une vérité qui n’existait plus.

Avec le temps, elle réalisait que sa liberté avait rétréci. Elle n’était pas restreinte dans ses mouvements, mais elle savait qu’elle était moins libre, puisque petit à petit, elle perdait sa capacité à s’isoler.

Elle savait très bien qu’il lui faudrait maintenant plus de cent ans pour réapprendre à vivre seule, pour retrouver l’art de la solitude.

Elle avait perdu ses ailes au contact d'Eloka et elle se sentait fragile, vulnérable comme si elle avait mis la plus grande partie de sa destinée entre ses mains.

Cet homme avait cassé sa violence, brisé sa révolte et donné à son existence un contour doux et malléable. Elle n'était plus là à crier sa blessure. Elle n'éprouvait plus le besoin de montrer ses plaies, d'expliquer sa désolation. Et d'ailleurs expliquer quoi ? Avec quels mots ? La beauté plongeait dans la laideur, l'humain dans l'animal. Elle se sentait incapable de comprendre cette étrange vérité, amalgame de souffrance, de joie, de cruauté et d'amour. En réalité, elle était fatiguée de tout : d'elle-même et de ses indécisions. De voir et de ne rien faire. De faire et de ne rien changer.

Elle voulait tenir son destin bien en main, souhaitait l'équilibre, l'harmonie. Même si elle savait que c'était une quête impossible.

Oui, l'amour existait, cela ne faisait aucun doute, mais pas toujours sous la forme désirée. Et il représentait un danger, puisqu'il n'était pas forcément beau.

“La terre gravite autour du soleil, tourne autour de sa solitude profonde qui un jour la brûlera et la consumera comme de la poudre de cendres dans l'univers éteint.

Qui suis-je donc, se demandait-elle, moi qui mens, qui cache, qui veux partir, qui décide de rester, qui argumente, qui refuse, qui hésite ?... »

Elle voulait s'en aller. Courir seule dans les rues de la ville. Crier à tue-tête que c'est folie de vouloir vivre sa vie comme si de rien

n'était, comme si la misère et la pourriture ne débordaient pas des égouts.

Ce qui la tourmentait le plus, c'était cette impossibilité de libérer son esprit comme si le poids des jours pesait trop lourd dans la balance. Comme si les minuscules choses de la vie quotidienne brisaient son élan et ligotaient sa volonté.

Elle ne perdait pas seulement son corps, elle perdait aussi la vitesse des jours, la générosité du temps qui ne s'offrait plus aussi facilement.

Elle entendit des bruits qui venaient du dehors. Elle alla jusqu'à la fenêtre et observa la scène qui se déroulait dans le jardin public. Elle avait cessé maintenant de crier à la horde d'enfants qu'elle voyait jouer, d'arrêter de monter aux arbres. C'était peine perdue. Elle l'avait fait deux ou trois fois auparavant, plus par esprit civique qu'autre chose. Ils s'étaient exécutés sans faire de difficulté, mais avaient recommencé une heure plus tard et les jours suivants. Comment aurait-elle pu les en empêcher quand les arbres exhibaient tous leurs fruits ?

Si l'un de ces enfants tombait, elle devrait le conduire de toute urgence à l'hôpital. Savaient-ils, ces gamins-acrobates, qu'ils risquaient de briser la jeunesse de leur corps, d'entamer leur réserve de santé ?

Pendant qu'un garçon chétif grimpait, les autres le regardaient fixement en lui lançant

des instructions. Et c'étaient les branches qui tremblaient sous les secousses de l'enfant, qui tressaillaient à cause de ce gosse à califourchon sur la plus haute d'entre elles.

L'arbre murmurait dans le feuillage : "Petit imprudent, si je desserre mon étreinte tu t'écraseras au sol !"

Le brouillard venait de s'installer et avait étendu sur la ville un voile diaphane et sec.

Qui eût cru que cette chaleur terrible pouvait cohabiter avec une telle opacité ?

Les habitants avaient l'air perplexe. La cité était devenue méconnaissable. Personne ne flânait dans les rues. La tristesse recouvrait tout, comme pour montrer que rien ne pouvait lutter contre le temps et qu'à peine le dos tourné, le présent commençait déjà à dégringoler.

“Après tout, se dit-elle, l’important, ce sont les moments de joie éphémères. Les petits moments de bonheur que l’on additionne et que l’on collectionne. Il n’en faut peut-être pas plus pour continuer.”

Mais elle songea soudain que les sentiments pouvaient parfois prendre la couleur des saisons.

La jalousie, par exemple.

Il y a quelques années à peine, sa jalousie était franche, entière, rapide et dévastatrice. Elle prenait possession de tout son corps et lui donnait l’impression d’une mort imminente. La jalousie brûlait comme un bûcher ardent et la condamnait, l’intervalle d’une passion, à d’atroces souffrances.

Aujourd’hui, ce n’était plus pareil. Sa jalousie était souterraine, calculée. Elle avait le tranchant de la raison, du refoulement et de la négation. Elle avait les yeux mauvais, la bouche amère et sèche. Sa jalousie n’était même plus passion, tornade extrême pour en sortir renouvelée. Elle était simplement devenue maladie.

Puisqu’elle devait tout reconsidérer. Réformer ses pensées. Elle aurait aimé avoir des certitudes vers lesquelles s’orienter. Mais elle n’avait rien de tangible. Rien qu’elle pût tenir bien fort dans ses mains. Impossible de chercher l’abri d’une révélation.

Elle voyait le monde reculer. L’injustice se propageait et salissait tout. La ville était défigurée par une chaleur si indécente qu’elle pénétrait profondément les chairs et faisait ressortir toutes les gouttes de sueur. Une chaleur qui ne partait jamais, qui résistait à l’eau, à l’ombre et à la nuit. Tenace, méchante, rancunière, elle soufflait son haleine brûlante sur la ville déjà à genoux.

La misère restait la même, telle une lèpre qui rongait, une plaie immonde, une gangrène qui durait.

Elle se rapprocha du miroir et vit qu’un nouveau pli barrait son front à l’endroit même où elle fronçait les sourcils pour échapper à l’intolérance du soleil. Elle en fut si choquée qu’elle prit cette résolution :

“Quoi qu’il arrive, je ne peux m’arracher la peau, les cheveux, les dents. Je ne peux renier ma nature profonde. Seule l’histoire me façonnera. Je refuse l’intimidation.”

QUATRE

Eloka avait cessé d'aimer son métier. Qu'avait-il fait ? Qu'avait-il pu faire ? Il se sentait vidé par toutes ces années d'enseignement. La lente dégradation de son idéal. Il avait compris qu'il n'était maître de rien, à part de ses doutes.

Il vit les vitres brisées, les rideaux déchirés et poussiéreux qui pendaient lamentablement aux fenêtres. Le plafond de la salle était défoncé et une large tache d'eau témoignait de la mauvaise étanchéité du toit. On aurait dit un ulcère.

Une guêpe maçonne avait construit son nid au beau milieu du plafond. Il l'observa pendant quelques instants, puis son regard se posa sur les immenses toiles d'araignées qui occupaient chaque angle de la pièce.

Les copies à corriger, les notes à relever, les délibérations, les procès verbaux à remplir...

Il ne connaissait même plus ses étudiants. Certains visages lui étaient familiers, mais la grande majorité demeurait une multitude anonyme qui suivait ou ne suivait pas ses cours. Les amphithéâtres étaient surchargés, mal aérés, suffocants.

Il s'en voulait d'accepter de continuer ainsi, maudissant ce qu'il voyait comme une grande impuissance.

Il avait souvent pensé à partir.

Pourtant, lorsqu'il se retrouvait en face de ses étudiants, il ne pouvait renier cette tendresse qu'il éprouvait encore pour eux. C'était un sentiment qui venait de très loin et qui attisait sa conscience. Même les années moroses n'avaient pu l'effacer.

Mais les toilettes de l'université sentaient mauvais, dégageaient une odeur d'urine si forte que cela l'incommodait dans son travail. Comme si ses convictions se décomposaient dans la puanteur alentour. Cette odeur qui lui rappelait qu'il avait échoué dans son métier et qu'il avait trahi les étudiants tout en se trahissant lui-même.

Depuis la grève, l'université était déserte. On se serait cru un dimanche. Il traversa le préau en passant devant les salles fermées. Sur le panneau d'affichage, il pouvait lire les différentes notes laissées par les professeurs avant les événements.

Il monta l'escalier, le cœur serré à cause de ce silence inhabituel. Il avait l'impression d'être un intrus, de ne plus appartenir à ce lieu. Un employé solitaire nettoyait les marches à grande eau.

Au dernier étage, il ouvrit sa boîte aux lettres et en retira la convocation à la prochaine réunion du syndicat des enseignants qu'il était venu chercher. Il y avait également

une circulaire et le programme des obsèques d'un collègue décédé quelques jours plus tôt dans une clinique de quartier.

Le soleil tapait fort. Il s'accouda à la balustrade pour observer les militaires installés en bas dans la cour. Certains étaient assis sur les bancs des étudiants et bavardaient tranquillement. D'autres marchaient nonchalamment sous les préaux.

Il se sentait près du découragement.

Il plia les trois feuilles et les fourra dans la poche arrière de son pantalon.

Dans le parking, quelques soldats le regardèrent avec insistance, mais ne dirent mot. La tête enfoncée dans leur casque, ils portaient un uniforme de combat et tenaient leurs armes en évidence.

Eloka était triste, et sentait monter en lui la lassitude. Sa chemise lui collait à la peau. L'air chaud lui brûlait les yeux. Il se demanda où aller.

Il décida de passer à la librairie. Mais l'ouvrage dont il avait fait la commande pour son cours, n'était toujours pas arrivé. Il feuilleta quelques livres étrangers, puis les replaça soigneusement sur les étagères. Hors de prix. Il acheta le journal et sortit. Il ne lui restait qu'à rentrer chez lui.

Dès qu'il arriva à la maison, il alla dans la chambre, mit le ventilateur en marche, s'allongea sur le lit et croisa les bras sous la nuque. Aurait-il le courage de reprendre les

cours quand cette grève, comme les autres, s'achèverait ?

Il avait envie d'hurler sa rage. Si les troubles persistaient, les journées perdues ne pourraient plus être rattrapées. En fait, il aurait préféré que tout s'arrête. Repartir à zéro afin de recommencer là où ils avaient échoué. Autrement, où trouverait-il la force de continuer ?

Il aurait dû en profiter pour corriger ses copies, préparer ses cours ou commencer ses recherches. Mais il ne pouvait pas lire. Les lignes disparaissaient devant ses yeux. Il ne pouvait pas écrire. Ses pensées prenaient la fuite. Il ne pouvait songer qu'au futur bloqué malgré les négociations qui se tenaient entre l'administration et les étudiants.

Il se sentait condamné, rongé par un cancer qui allait tout prendre. Il avait perdu ses convictions. Il ne voyait plus que les tares qui défiguraient sa vocation. Ses joies étaient rares, son manque de satisfaction permanent.

Lorsque les cours reprendraient, car ils finissaient toujours par reprendre malgré les crises successives, il allait devoir décider du reste de son avenir : récupérer sa passion ou enterrer ailleurs cette amertume qui le brûlait au fer rouge.

Il s'assit dans un fauteuil et alluma la télévision. C'était le début des informations. Le présentateur annonça le premier grand titre :

REPRISE DES COURS À L'UNIVERSITÉ !

Eloka était un homme de la ville. Les quartiers populaires, les buildings, le fourmillement des êtres, l'immense marché des âmes, il n'avait vécu que ça dans son enfance.

Il connaissait la ville pour sa beauté et sa dureté, pour tout ce qu'elle pouvait offrir, mais aussi pour ce qu'elle dérobait.

Aujourd'hui, la maison familiale lui paraissait plus petite, encore plus fragile, située comme elle l'était au bord d'un ravin qui descendait à toute allure jusqu'à la grande route.

Mais sa fraîcheur était restée la même avec ses murs blancs et sa petite terrasse surélevée.

Le jardin était divisé en deux. Devant, il y avait un carré de pelouse parsemé d'hibiscus et juste à l'entrée, un grand arbre voyageur qui égayait leurs matins. Derrière, du côté du ravin, il y avait encore un peu d'herbe tendre, mais c'était là où on lavait le linge, où les poules et le chien dormaient.

La maison était soutenue par un immense pilier, planté au centre de la grande pièce où ils passaient leurs journées. A travers les fenêtres, ils pouvaient apercevoir la lagune

tout au loin, luisante comme un serpent entre les herbes sauvages.

C'était une belle maison, mais elle était encastrée au fond d'une allée, entre une immense bâtisse abandonnée et un terrain vague. Pendant des années, les habitants l'avaient utilisé comme un dépôt. Un jour, quelqu'un construisit une cabane au fond du terrain et s'installa pour cultiver un champ de maïs. Avec le temps, d'autres taudis étaient apparus.

A l'époque où Eloka quittait ses parents, le terrain vague était devenu un village aux cabanes serrées les unes contre les autres, avec un kiosque qui vendait du sucre et des boîtes de conserve. Et puis il y avait aussi la petite église en bois. Tous les dimanches matins et certains soirs, des cantiques entraient par les fenêtres de la maison familiale.

Quelques années plus tard, Eloka apprit qu'une bataille s'était engagée entre le propriétaire du terrain qui voulait reprendre sa terre et les habitants des cabanes. Un matin, à l'aube, il était venu dans un camion avec des hommes armés de pioches, de marteaux et de pelles. Ils s'étaient mis à détruire les habitations et déterrer tout ce qui avait été planté. Mais quand les habitants des cabanes parvinrent à

rassembler leurs forces, un homme gisait sur le sol, le visage en sang. Les enfants lançaient des pierres sur le corps cassé.

Le propriétaire n'était plus revenu. La police n'avait jamais fini son enquête et petit à petit, les baraques avaient resurgi du sol.

Eloka revoyait la nuit où il était venu rendre visite à son père. A l'entrée du quartier, une file de voitures, de mobylettes et de camions s'étirait devant la pompe à essence de la station-service. Il faisait noir. Tout était immobile. Les véhicules avaient été abandonnés là jusqu'au lendemain matin quand le carburant reviendrait peut-être. Les maisons étaient dans l'obscurité. Le calme qui régnait présageait de mauvaises nuits, des sommeils troués et perturbés par la possibilité de s'enfoncer sous terre, d'être submergé par la chaleur liquéfiante. Plus personne n'osait songer au futur, s'aventurer dans les contrées lointaines de l'imagination. Tout empêchait de décoller, de sortir de cet enlissement qui salissait la vie de tous les jours. Et si demain était pire encore ?

Quand il était arrivé, ce soir-là, il avait trouvé son père assis seul dans le noir. Une bougie placée à côté de lui éclairait faiblement la moitié de son visage. Malgré la fenêtre grande ouverte, il était en sueur.

« Je t'attendais..., avait-il dit à son fils. Je t'aurais attendu au milieu de la nuit, jusqu'au lever du jour. Je t'attendrai toujours. »

Alors Eloka avait essuyé le visage de son père. Ils étaient montés ensemble jusqu'à la chambre à coucher. Il l'avait aidé à s'allonger dans le grand lit et était resté jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Dans le silence de la nuit, Eloka pensa : « Le toit de notre maison s'est envolé. Les murs sont tombés. Le pilier ne supporte plus rien. »

CINQ

La sonnerie du téléphone retentit plusieurs fois. Quand Eloka décrocha l'appareil, il ne reconnut pas tout de suite la voix étouffée par les pleurs :

“Ton cousin est mort ce matin à l'hôpital. Pourtant la veille, il avait réussi à s'asseoir dans son lit et m'avait même demandé de le ramener à la maison.”

Puis la tante ajouta après un long silence :

“Nous avons tout essayé, les décoctions, les comprimés, les injections, les potions.”

Elle répéta plusieurs fois qu'ils avaient vraiment tout essayé. Ils étaient allés jusqu'au Ghana et au Bénin pour voir les plus grands guérisseurs cachés au fond de la forêt, dans des campements où la terre sentait fort et où les singes entraient dans les cases des hommes endormis à même le sol.

La forêt était magnifique avec ses grands arbres vieux de plusieurs centaines d'années. Elle avait cru que son fils guérirait quand il s'était mis à reprendre des forces. Il avait recommencé à parler du futur, de la ville, au-delà du sentier d'abord, puis au fond de la piste qui serpentait inlassablement et enfin, à l'autre bout de la grande route qui étalait son

goudron entre des quartiers misérables pour déboucher soudain sur des buildings ahurissants.

La tante s'arrêtait souvent entre les phrases. Il pouvait entendre sa respiration profonde alors que les grésillements s'intensifiaient sur la ligne.

Eloka écoutait les paroles, écoutait les mots. Mais il ne pouvait les accepter.

Puis, quand ils eurent fini de parler des dispositions à prendre dans les jours à venir, il raccrocha lentement. Il se rendit compte alors qu'il était vidé de toute énergie et déçu par le destin.

Il se souvenait parfaitement bien de la dernière fois qu'il avait vu le jeune homme. Il avait l'air en pleine forme et portait un chapeau tout neuf qui lui allait à merveille.

Eloka l'avait toujours aimé, ce garçon. Il éprouvait à son égard une sorte de complaisance qu'il s'était refusé à corriger. Il appréciait son côté charmeur et surtout cette façon qu'il avait de traverser la vie au galop. Ce que sa tante venait de lui révéler était semblable à la sentence d'un tribunal lointain.

Eloka était hanté par la violence de la maladie, meurtri par sa fulgurance. Et le sentiment amer qu'il avait chaque jour dans le cœur gâchait ses joies et ses peines.

Maintenant, il songea : "La maladie se rapproche. La maladie est entrée dans notre

famille, au centre de notre vie et c'est à travers ce gamin qu'elle s'est infiltrée."

Il réfléchit à la mort et il se rendit compte qu'il avait souvent pensé à elle d'une manière ou d'une autre, qu'il l'avait toujours crainte, décidé à ne pas la laisser croiser son chemin, décidé à rester sur ses gardes.

Il venait d'apprendre la mort, mais c'était comme si sa présence restait seulement plaquée contre les murs de sa conscience, flottant dans les airs tel un ballon de carnaval lâché par un enfant maladroit.

Il ne voulait plus nommer la mort, l'inviter à danser une autre danse, une danse de trop. Il refusait d'y songer, car il n'était même pas sûr que cela changerait quoi que ce soit le jour où il aurait à l'affronter. Une vie entière à essayer de comprendre vers où fuyait le temps.

Il regarda la photo de son cousin que sa tante lui avait fait parvenir pendant une période de répit.

Le jeune homme est assis sous un grand arbre. Il a posé son bras droit sur le dossier de la chaise. Sa posture a quelque chose de nonchalant. Il a fixé son regard sur l'objectif. On peut facilement le reconnaître même si les marques de la maladie sont là. Et il arbore ce sourire un peu charmeur qui ne l'a jamais quitté.

Sept têtes dardent leur venin. Immense, hideuse, secrète, implacable, la bête est dévoreuse d'âmes. Ses lèvres grotesques aspirent le sang. Ses langues agitées goûtent les chairs. Ses crocs aiguisés pulvérisent les os. Traînant ses proies à travers les forêts noires et les nuits comateuses.

Une bouche-caverne arrache les yeux, une autre mange le foie, une autre encore dévore le cœur.

Après, il ne reste que la peau flasque et le corps vide de toute énergie, principe de vie.

Ne pas s'aventurer dans l'obscurité alors que la lune solitaire lance son long hurlement. Ne jamais laisser errer son esprit. Se croire invincible. Au fond de la nuit ou en pleine lumière, les hyènes rôdent autour de la maison, les lions-mangeurs de chair humaine, les serpents invisibles cachés dans les hautes herbes.

Voici venue la saison du deuil et du souvenir alourdi par le poids de l'absence. La colère s'infiltré. La nausée restera. Protestations inutiles contre une mort annoncée.

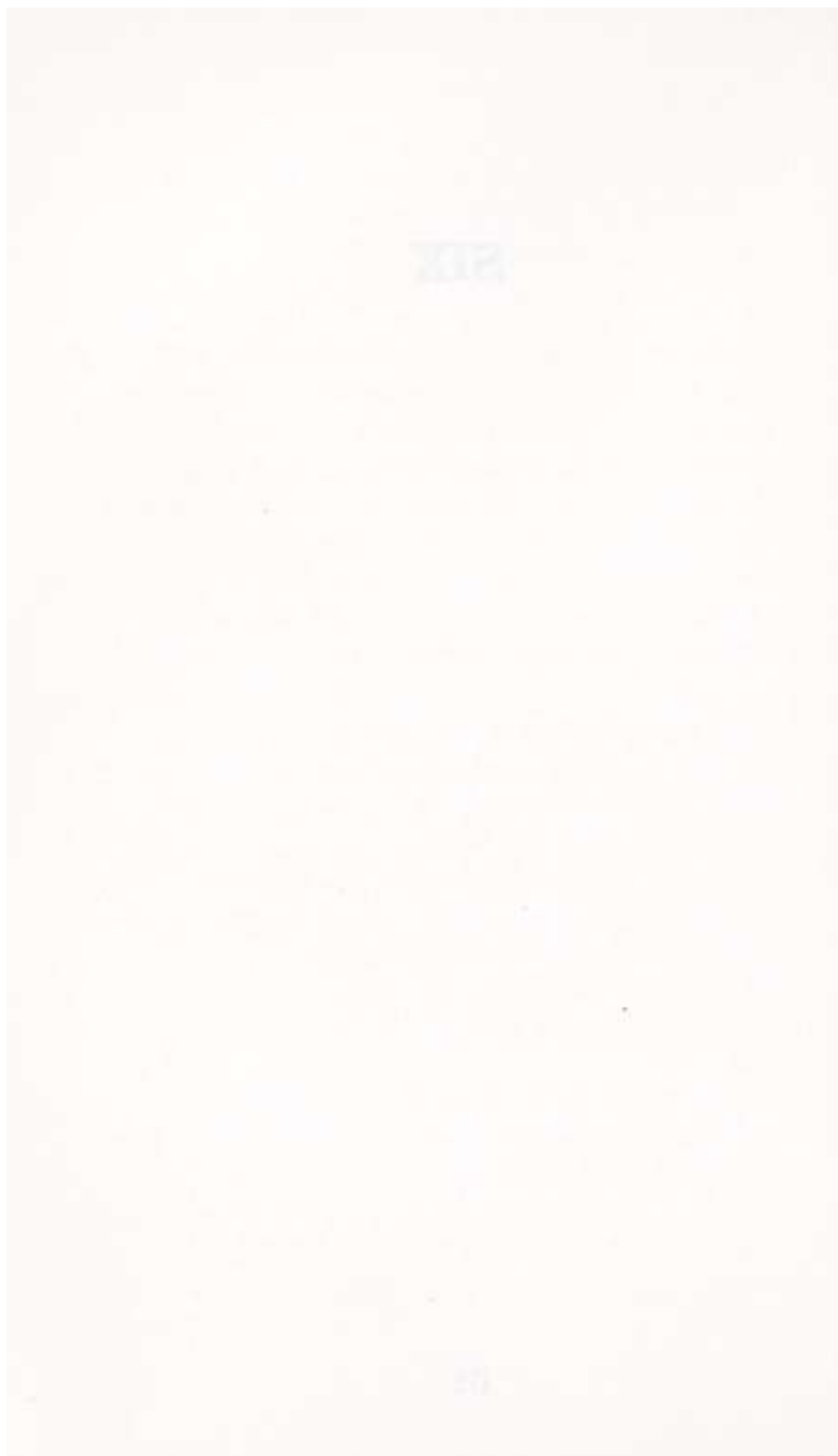
Œsophage en feu, ventre en ébullition, surface de la peau purulente où s'installe la douleur.

Le monde se ferme, éjecté. La lente agonie vers le fond de la terre. Grouillement des feux follets dans une obscurité permanente.

Et dire qu'il y a quelques années encore, nous rêvions d'être immortels.



SIX



Bien sûr, ils pensaient qu'ils avaient rester victorieux. Comment aurait-il pu en être autrement ? Le désir brûlait en eux. Leurs espoirs

n'avaient pas de limites. L'amour était un droit, une évidence. Le temps jouait pour eux, devant eux. Ils n'avaient aucune raison de ne pas espérer le meilleur.

Ils étaient prêts à condamner l'incertitude et à tourner le dos à ceux que la passion effrayait. Cela ne pouvait en être autrement. Chaque jour, ils devaient avancer un peu plus et la route paraissait longue, interminable et ils étaient pressés et ils avaient l'impression que le chemin les mènerait dans un endroit différent après chaque tournant. Ils se disaient que les montagnes, les vallées, les plaines, les arbres, la nature entière, n'étaient là que pour eux. Et que tout bougeait, s'élevait, s'épanouissait avec eux. Persuadés de détenir la vérité sur la création du monde.

Tout était possible : refuser le présent, reconsidérer le passé, bâtir l'avenir.

Ils n'étaient pas responsables du désastre collectif. Ils venaient d'arriver. Mais ils pouvaient déjà juger ceux qui avaient échoué et qui pourtant voulaient leur donner des

leçons. Ils allaient dire la vérité, puisqu'elle était tue, puisqu'on la dénaturait et la jetait aux ordures. Même si elle leur grillait les entrailles, ils allaient la clamer tout haut cette vérité, puisque c'était en eux que le courage avait décidé de s'installer.

Ils avaient assez d'énergie pour renverser les montagnes et redéfinir les sentiments. Suffisamment de mépris pour refuser les compromis. Assez de convictions pour éviter le désespoir.

Mais d'où lui venait maintenant cette fatigue ? Aimée croyait s'être vidée de sa force. Ses réactions étaient fausses, son enthousiasme avait décliné. Elle parlait à ceux qu'elle voyait, mais leurs visages ne s'imprimaient pas dans sa mémoire et le son de leurs voix s'évaporait dès qu'ils tournaient le dos.

La foule ne lui faisait plus peur. Un peu comme une sorte de fatalité, comme si les mouvements des corps multiples, le frottement des habits, la pression des peaux étrangères sur la sienne, lui

paraissaient tout naturels et la laissaient indifférente à la promiscuité.

Elle voulait aller là où le flot des âmes la conduirait, explorer les lieux de souffrance et de joie.

Il lui semblait qu'elle ne guérirait jamais de ne pas avoir assez fait. De ne pas avoir assez partagé, ne pas avoir changé quoi que ce soit.

“Accepter la misère, c'est possible. L'esprit se ferme, ne s'attarde plus sur la boue, le sang et la crasse. La mort est là, à chaque coin de rue, prête à bondir. Mais ma vie reste la même.”

Son sourire était quelconque. Sa voix semblait plate car elle ne sortait que de sa bouche. Son regard glissait, ne voulait rien révéler. Sa respiration était courte, son pas lent. Ses gestes étaient cassés dans l'espace puisqu'elle remettait tout en question.

Eloka avait cru qu'il serait capable de dépasser ses parents. Qu'il saurait éviter leurs erreurs et pourquoi pas, qu'il parviendrait à être plus heureux qu'eux. Mais voilà qu'il s'acheminait vers le même destin, comme si tous les choix qu'il avait faits n'avaient servi à rien.

Le passé filait à la sauvette, demain était trop loin. Les jours ne tenaient qu'à un fil.

Comment survit-on à la mort d'une mère ?

Des yeux liquides, des yeux de lac, des yeux avec des vagues déferlantes, des remous incessants. La mère se meurt, ancrée pour toujours à l'absence du temps.

Une bouche fermée, verrouillée par des lèvres usées, ne laissant même plus apparaître ni les dents ni la langue, mais cette volonté butée de refuser toute nourriture écrasée contre la barrière de ses gencives-bouclier.

La mère se meurt. Et elle est comme un arbre desséché dont on attend la chute tout en la redoutant. On dirait qu'elle a décidé de ne

plus coopérer avec l'existence, murée en elle-même pour commencer son départ.

Nager, voler, rêver, glisser sur le vent, filer comme un souffle, une haleine, une respiration. Dormir dans le feuillage, courir sur les vagues, entrer dans le vide.

Eloka devait s'incliner devant l'incroyable force de la nature.

SEPT



Aimée s'approcha d'Eloka et lui prit les deux mains. Elles étaient chaudes : "Je veux te parler, fit-elle. Je veux que tu m'aides à effacer

les images de peur qui hantent ma conscience.

Au creux de la nuit, j'ai l'impression que quelqu'un m'appelle. Une fille que j'ai abandonnée et qui frissonne alors qu'il fait une chaleur torride. Je connais son visage. Si je plonge au fond du lac, je peux même te dire tout ce qu'elle a vécu. Cette fille-là, je l'ai écoutée pendant un après-midi.

Elle cherchait son chemin, étrangère dans la ville et elle est venue à moi. Alors je me suis arrêtée pour lui indiquer où aller. Mais pendant que je lui parlais, une ombre dans ses yeux me retenait auprès d'elle, me poussait à vouloir rester à ses côtés.

Nous sommes allées nous asseoir dans un petit café au bord de la route. C'est là qu'elle m'a dit qu'elle venait du Rwanda.

Quand elle parlait de ce qu'elle avait vécu, eh bien, elle utilisait des mots de tous les jours. De temps en temps, elle penchait la tête de côté et lissait sa robe avec application. Ses silences n'étaient pas comme ceux que

j'avais déjà connus. Non, c'étaient des silences habités par le vertige. Des silences peuplés de corps défigurés, de cadavres en putréfaction. Elle disait qu'elle ne pouvait plus dormir ; qu'elle entendait encore les soldats qui tambourinaient contre la porte de sa maison en hurlant des obscénités. Elle entendait encore le fracas des fusils qui claquaient et l'homme armé qui criait au voisin : "La fille qui habite ici, où est-elle ?"

Et moi, je l'écoutais et j'essayais de bloquer tout dans ma tête pour bien saisir ce qu'elle disait, pour entendre mot après mot les paroles qu'elle renversait ainsi dans la lumière déclinante. Nous étions assises si près l'une de l'autre qu'un bout de sa robe frôlait ma cuisse. Par moments, sa peau touchait la mienne.

Je m'en souviens, elle n'avait rien d'extraordinaire. J'en ai vu beaucoup de jeunes femmes comme elle, traversant la ville. Démarche assurée mais sourires à demi-effacés. Gestes prudents.

Je croyais pouvoir l'écouter comme on écoute la vérité des autres, la réalité lointaine des souffrances étrangères. Mais sa voix a percé mon âme, laissé des trous dans mon cœur.

Et quand elle s'est levée pour me dire au revoir, elle m'a paru une fois encore tellement comme toutes les autres, que j'ai cru qu'il y avait eu une erreur.

Après avoir vécu tout ce qu'elle avait vécu, elle ne pouvait pas se réveiller le matin, se regarder dans la glace et passer une robe bien coupée à la taille. Elle ne pouvait pas se mettre de la poudre sur les joues et du rouge aux lèvres. Prendre un flacon de parfum et faire "Pchiiit, pchiiit" dans le cou, arranger ses tresses et puis mettre des chaussures à talons. Elle ne pouvait pas sortir, marcher dans la rue, attendre tranquillement son bus et descendre au bon arrêt. Elle ne pouvait pas avoir tous ces souvenirs cruels dans la tête et me sourire comme elle m'a souri lorsque nous nous sommes rencontrées.

Je croyais simplement écouter ses cauchemars et voilà qu'elle s'est emparée d'un morceau de ma vie. Tu comprends ? Je voulais juste entendre ce qu'elle avait à dire, rien de plus. Mais je suis maintenant prise au piège d'une vérité qui me broie.

Où est-elle à présent ? Comment ai-je pu la laisser partir sans rien faire pour la retenir ? Effrayée, paralysée par le chaos de ses paroles, je l'ai laissée se dissoudre dans la foule anonyme des corps qui allaient et qui venaient.

Et si le malheur lui saute de nouveau à la gorge ?

C'est elle que je cherche à travers la ville. C'est d'elle que j'attends un signe, peut-être sa voix un jour me disant : "Je suis en paix maintenant."

Vas-tu m'aider à récupérer ma mémoire ? Cette fille-là, je pense parfois que je ne pourrai jamais l'oublier."

"Rwanda, peur multiple. Le long de mes cauchemars, sables mouvants happant les restes de mon âme. Nuit porteuse d'errance, de blessures profondes.

Là devant moi, le Masque interdit approche à grands pas. Cornes élancées brisant le ciel, traversant les étoiles, salissant le silence.

C'est un cri qui meurt avant de naître, pétrifié dans la puanteur alentour, écrasé par l'avancée du désespoir. Colonnes de réfugiés fuyant la terre souillée de sang coagulé et de mucus.

Mon cœur éclate et déverse ses entrailles dans le lac rougi. Rincer ma bouche avec des feuilles amères. Cracher sur le feu dévastateur. A quel ancêtre maléfique avons-nous refusé le dernier sacrifice pour que se propage cette violence fratricide ?

Viols répétés. Obscurité transpercée de frayeurs. Hoquets d'agonie traversant les conduits de mon système nerveux.

Le ciel s'est écrasé, faisant périr les semblants d'avenir. Piétiné le soleil. Brûlé, l'humus de la terre.

Et les jours portent en eux l'anéantissement, l'éruption volcanique d'un monde submergé. Ombres qui hantent les esprits en déroute.

Et la puissance de nos désirs n'a encore atteint que la surface des pleurs. Retrouver le souffle des jours ordinaires. Effacer l'odeur de la mort. Redonner au sol sa senteur royale."

Pour alléger le poids de son existence, Aimée voulait prendre un couteau et se faire une longue entaille dans le bras. Regarder sa sève glisser de son corps comme de la lave épaisse.

Au milieu de la journée, elle entendait le vent ricaner, les arbres geindre, le soleil pleurer. Et elle recevait le choc de sa vie en comprenant que dans une telle cacophonie, il n'y aurait jamais de réponse à toutes ses questions.

Car aussi loin que sa mémoire remontait, elle avait agi en traître. Jamais capable de rester dans les rangs, de prêter serment d'allégeance à qui que ce soit, de saluer le drapeau. Elle avait essayé de garder toutes ses options. Toujours cherché à couvrir sa retraite.

Mais voilà qu'elle ne pouvait plus supporter d'être intacte, alors que le monde implosait. Elle avait perdu le désir de préserver sa survie.

Maintenant, Aimée avait la sensation que le désespoir la regardait fixement. Elle laissait ses pieds traîner dans la poussière, mais c'était le centre de son corps qui était le plus

lourd. Son ventre la clouait au sol. Le mal était logé là, dans cette panse, cette mauvaise calebasse.

Quand elle mangeait, la nourriture encombrait sa bouche, descendait en grattant sa trachée et bourrait son estomac. Du liquide inondait l'intérieur de son corps. Tout se mélangeait puis voyageait dans son intestin, tournant ici et là en faisant de petits bruits. La substance riche qui passait dans son sang la faisait grossir.

Le désespoir avait changé la texture de sa peau, l'avait rendue rugueuse. Il était entré dans sa conscience, amortissant les sons, annulant les goûts, effaçant les désirs.

La nuit, quand elle finissait par s'endormir, elle nageait dans le marécage de son sommeil et allait se réfugier sur un rocher jusqu'au lever du soleil.

Mais le matin, quand elle ouvrait les yeux, elle ne voulait rien savoir de la journée qui s'annonçait.

Pourtant, l'impatience la tourmentait. Avaler les heures, se dépêcher d'en finir avec les mouvements du temps comme si les jours ne valaient pas la peine d'être vécus. Comme s'il fallait les oublier très vite.

Lorsqu'elle ouvrait le journal, les photos lui montraient des corps disloqués, des cadavres éparpillés, des vies fracturées.

La télévision filmait le chaos.

Un jour, elle eut la peur au ventre quand

elle vit sur son écran une scène de trop : un homme frappant un corps inanimé.

La caméra devait être loin. L'image était floue et les gestes ralentis. Mais elle comprit tout de suite ce qui se passait. L'homme était en train d'achever quelqu'un à la machette.

Il frappa plusieurs fois. S'éloigna. Revint à la charge. Frappa. Comme s'il s'était ravisé ou peut-être, parce que l'autre avait bougé.

Il y avait des gens autour qui se déplaçaient sans que l'on sache exactement ce qu'ils faisaient.

Et l'homme continuait à frapper.

Elle s'était levée précipitamment de son siège pour éteindre l'appareil. Mais trop tard, les images avaient dépassé les limites.

Alors pour essayer de comprendre, elle s'était mise à lire d'autres journaux, à écouter d'autres bulletins d'information, à lire d'autres livres. Mais tout ce qu'elle découvrait ressemblait à des fragments de souffrance.

Le prisonnier a les pieds qui trempent dans l'eau, l'urine et les excréments. Ils sont près d'une centaine dans cette cellule obscure. Il passe ses nuits d'insomnie, debout, à attendre que le soleil se lève.

Pas d'espace où s'allonger, où reposer son corps abîmé. La gangrène a déjà mangé plusieurs orteils et monte chaque jour un peu plus le long de ses jambes. Il sait qu'il va mourir, la puanteur est trop forte. Ils sont là tous, entassés, serrés les uns contre les autres.

Tueurs ou innocents, quels fantômes d'une vie cachée les accompagnent dans ce lieu ?

Et puis, il y a des êtres ordinaires qui font des choses extraordinaires : une femme qui adopte un enfant qu'elle a trouvé pleurant sur un amoncellement de cadavres.

Un homme dont la famille a été décimée et qui est retourné cultiver son champ.

Un groupe d'adolescents qui reconstruisent une école en ruines.

Une petite fille rescapée d'un massacre collectif qui se remet à parler.

Mais les graines de la solitude restent plantées dans la terre et envahissent les jardins d'herbes folles, d'herbes-poison, d'herbes malodorantes.

Mais les graines de la solitude prennent racine dans les fissures des murs.

Au début, Eloka s'était lui aussi immergé dans tout ce qu'il pouvait lire, voir ou entendre. Journaux, télévision, radio. Il avait l'impression que cette guerre était suivie par le monde entier. Opinion publique — pression internationale — respect des droits de l'homme — intervention. Le cours des événements allait changer. Oui, endiguer la haine et la destruction.

Mais jour après jour, d'un reportage à l'autre, il s'était senti glisser vers l'indifférence. Les atrocités se ressemblaient toutes. La souffrance avait le même visage anonyme. Les corps n'étaient que chairs.

Il se mit à détester l'humanité, ces hommes qui se battaient avec la rage de tout anéantir. Il en devenait amer, cynique, méprisant. Il vivait comme si un énorme ver le rongerait de l'intérieur. Il avait compris que cette guerre se terminerait un jour, mais qu'une autre commencerait ailleurs — chez lui peut-être. La destruction. Partout. Hier, à cause du fascisme. Aujourd'hui, à cause des extrémistes. Fanatismes religieux. Désirs d'hégémonie. Il avait perdu la foi.

Mais le désarroi d'Aimée l'avait soudain libéré.

Même s'il ne se faisait toujours pas d'illusions, elle avait tracé une voie nouvelle en lui. Maintenant, il pouvait reconnaître sa peur et son bouleversement. Il ne craignait plus les remous de ses sentiments qui se mêlaient, s'entrechoquaient, s'annulaient. Qui refaisaient surface.

Ce qui comptait pour lui à présent, c'était de découvrir un pan de la réalité cachée. Déterrer les morts enterrés à la hâte dans les fosses communes. Et finalement, se laisser submerger par un raz-de-marée tel qu'il allait annuler l'indifférence et l'abandon.

Comprendre pourquoi la gangrène avait attaqué leur continent. Pourquoi, comme un feu de brousse incontrôlable, elle détruisait tous les espoirs.

HUIT

FIGURE



Dans les rues de la ville, une petite fille marchait devant une vieille femme.

La Petite sentait la main de la Vieille sur son épaule. Tout le poids de sa main. Elles parcouraient les rues, les quartiers, dans tous les sens, les pieds fatigués et poussiéreux.

La Petite sentait les ongles de la Vieille qui lui pinçaient la clavicule. Ses pas étaient instables. De gros trous rongeaient le trottoir. Des pierres menaçaient la plante des pieds. Des poteaux effondrés barraient la route. Des tiges de fer sortaient de terre.

Parfois la Vieille se mettait à chanter. Un chant rauque et incompréhensible comme une longue plainte ou une prière, ses ongles enfoncés dans l'épaule de la Petite. La Vieille chantait des heures entières de sa voix rude, de sa voix trouée et percée.

La Petite sentait les doigts qui s'agitaient, marquant le rythme d'une force particulière. Elle sentait l'énergie de la Vieille filer à travers sa chair, entrer dans sa poitrine.

Avant, la Petite n'osait pas regarder les gens dans les yeux. Elle tendait la main en paraissant s'excuser de déranger, en ne voulant pas entraver le chemin des passants.

Mais maintenant, elle savait que rien ne s'obtenait ainsi. Elle plongeait ses prunelles dans le regard des autres.

Cela faisait des mois qu'elles traversaient et retraversaient les mêmes rues, les mêmes carrefours, rôdant aux alentours des magasins et des banques, frôlant la masse compacte des travailleurs qui se propageaient dans la ville comme des fourmis ouvrières.

Mais elles avaient leur endroit préféré, là où elles revenaient toujours en fin d'après-midi. Une espèce de place surpeuplée, grouillant d'êtres égarés, avec des voitures qui circulaient tout autour, des vendeurs ambulants qui montraient leurs marchandises et un gros baobab bien planté au milieu du désordre.

C'était ce baobab que la Vieille aimait retrouver chaque jour. Elle passait les mains sur l'écorce dure avant de caler son dos contre le tronc. Les jambes étendues dans la poussière, elle restait ainsi, aussi longtemps qu'elle le voulait. Cela allait de quelques minutes à plusieurs heures. Et quand elle sortait de son mutisme, c'était généralement pour parler de son village.

La Vieille parlait d'une voix traînante. On aurait dit une plainte qui ne s'éteindrait jamais. Elle parlait de leur vie là-bas, au pays, avant la guerre, avant la mort et la souffrance.

Elle s'adressait à la Petite, mais c'était comme si elle parlait au vent.
L'enfant

n'écoutait pas. Elle prêtait plutôt l'oreille aux bruits de la ville : klaxons, grincements de pneus, cris, appels, brouhaha. Elle regardait la ville qui bougeait avec frénésie.

La Vieille, elle, n'aimait pas la ville. Elle la trouvait trop arrogante-, trop hautaine, pas assez généreuse. Elle n'entendait que des bruits mauvais. Elle s'imaginait être à la merci d'un animal gigantesque tournant autour d'elle et prêt à l'avaler à tout instant. Elle vivait dans la peur de ce monstre, de sa férocité, de ses coups de pattes meurtriers.

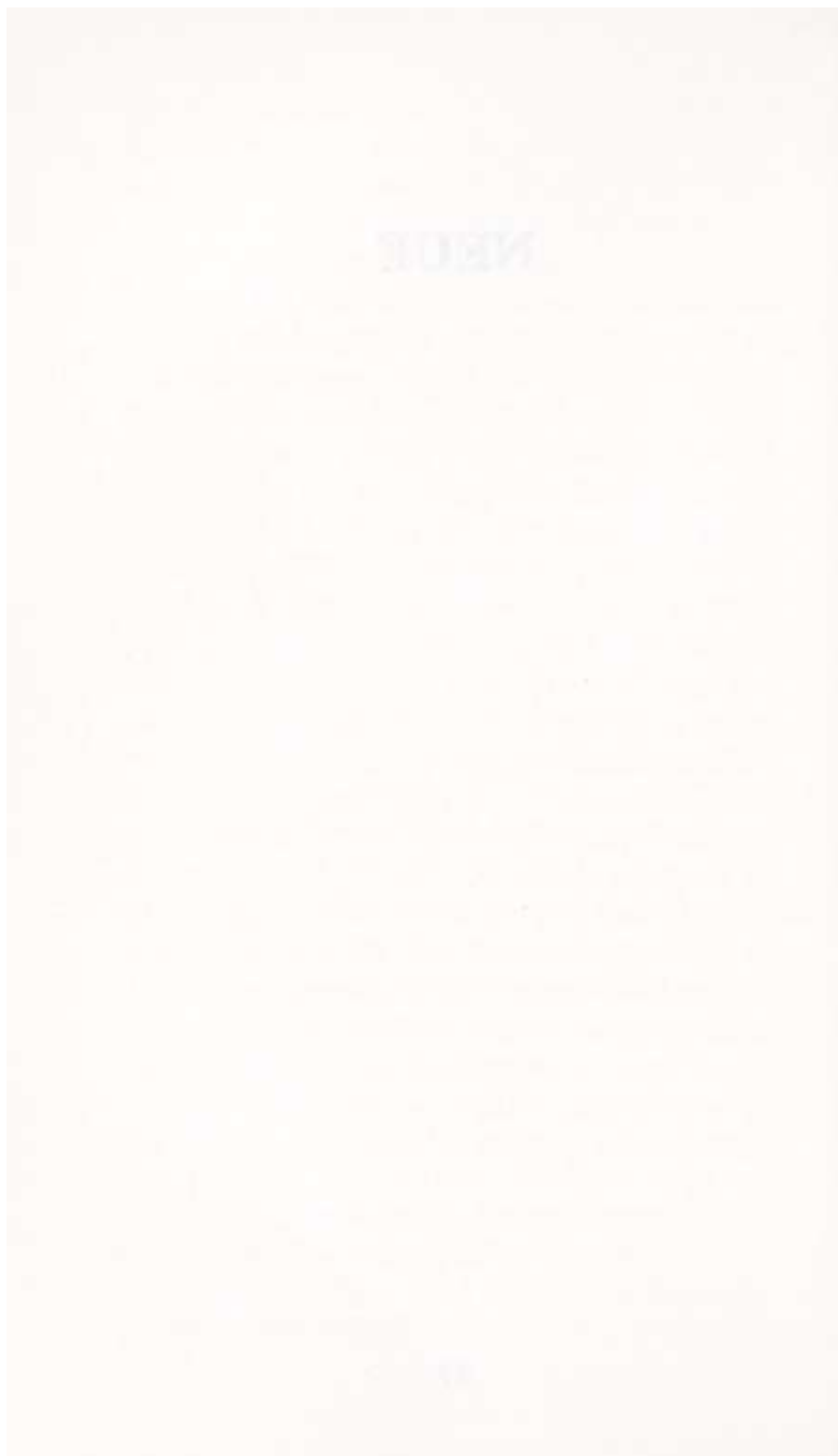
Elle n'en pouvait plus de marcher derrière la fillette, dans cette ville à bout de souffle où personne n'avait le temps d'apaiser leur errance. Elle n'avait même pas le passé pour l'aider. Le souvenir de son village aux cases bien rangées et aux coutumes établies ne lui servait à rien contre la furie de la haine, quand la vie et la mort se battaient au corps à corps.

La Petite et la Vieille erraient dans la ville et leur errance semblait ne jamais pouvoir s'arrêter. Prisonnières d'un exil misérable, prisonnières d'une attente insoutenable. Elles étaient rescapées d'une guerre qui n'en finissait pas ou fallait-il plutôt dire, chassées par une paix qui n'était plus venue ?

Un jour de grande chaleur, près du grand baobab, Eloka et Aimée avaient entendu le chant rauque et cassé de la Vieille. Ils avaient été transpercés par son intense mélancolie.



NEUF



Eloka aimait son père mais il ne pouvait vivre avec lui. Et comme il se sentait un peu coupable de l'abandonner, il lui rendait souvent visite dans leur maison familiale.

Quand le silence entre eux se faisait trop lourd, il n'hésitait pas à parler de leurs sujets préférés : le nouveau gouvernement, l'opposition et les réformes qui devaient être entreprises.

Mais Eloka restait perplexe devant son père.

Il sentait qu'il l'avait déçu. Celui-ci ne vivait-il pas seul dans la maison familiale ? Qui allait l'accompagner dans sa vieillesse ? Lui apporter un soutien ? Pas ce fils qui était si souvent absent et qui lui offrait des cadeaux dont il ne savait que faire. Ce fils qui revenait pour repartir aussitôt, toujours par monts et par vaux et qui jetait un regard étranger sur tout ce qui l'entourait. Ce n'était pas cela qu'il avait voulu, ces gestes éphémères, sans épaisseur. Son fils ne s'intéressait pas à ce qui le touchait vraiment, à la peur qui plantait des crocs acérés dans son âme.

Soit, Eloka avait découvert d'autres mondes, mais quel mérite y avait-il à cela quand son pays le réclamait et qu'il ne répondait pas présent à l'appel ?

Quand avait-il commencé à perdre son fils ? L'époque où l'amour était proche, où la communication n'était pas douloureuse, ne semblait pourtant pas si lointaine. Pourquoi n'avait-il pas réussi à le retenir, à l'empêcher de tourner en rond ? Il était à peine revenu, que l'on pouvait déjà lire dans ses yeux l'envie de repartir.

Depuis bien longtemps, il avait compris que son fils ne lui appartenait pas. Ils étaient en fait tous les deux liés par le hasard. Oui, le hasard d'une rencontre, d'un amour avec une femme, qui s'était fait mais qui aurait pu tout aussi bien ne pas se faire.

Et quand Eloka, l'enfant, le fils, était arrivé au monde, petit être vagissant déjà plein d'un désir intense de vivre, l'énorme poids de sa responsabilité nouvelle avait renversé toutes ses priorités. Alors il

s'était fait la promesse solennelle de ne jamais entraver le chemin de cet enfant, de ne pas tenter de changer le cours de son destin.

Et les occasions n'avaient pas manqué pour le mettre à l'épreuve. On lui reprocha son laisser-faire, ce que certains voulurent appeler son "manque d'autorité". Mais comment agir devant un être qui aussi clairement, refusait de prendre la même direction que

lui ? Il avait fait ce qu'il avait sincèrement cru bon. Et si aujourd'hui sa solitude ressemblait à un échec, il n'avait pas cessé d'espérer. Le jour viendrait où ils seraient à nouveau réunis, non pas par une poignée de main ou même une embrassade, mais par une compréhension enfin trouvée.

Alors le temps remonterait le cours du fleuve pour ne garder que cet instant sacré où, de son corps, la vie avait jailli dans un acte d'amour incontesté.

Bien sûr, on pourrait réécrire l'histoire, parler surtout des moments gâchés, des cris, des rébellions. Mais était-ce vraiment là tout ce qui restait ? Dans sa révolte incontrôlée, était-ce à sa mère que ce fils s'était opposé, ou était-ce en réalité à lui, son père ? Avaient-ils donné de mauvaises réponses à ses questions ? Mais avaient-ils un jour possédé la vérité ? Au cœur de leur existence, l'incertitude avait creusé les fondations de leur future famille. Ils avaient pris la vie en marche sans se plaindre, avec cet enfant dans les bras, sachant pourtant qu'ils ne pourraient jamais refaire le monde pour lui.

Ce serait mentir que de dire qu'ils ne l'avaient pas assez aimé, ce fils. Ils avaient peut-être fait des erreurs, n'avaient sans doute pas su être à la hauteur de leur tâche, harcelés de toutes parts par la vie qui grouillait, mais il en était convaincu, ils lui avaient tout donné.

Et si Eloka s'était opposé à tout ce qu'ils représentaient, à ce qui avait fait leur vie, qui oserait les condamner ? La solitude dans laquelle il les avait laissés était une blessure. Remuant ses regrets comme on tourne un couteau dans la plaie, sur son lit d'hôpital, sa mère ne lui avait-elle pas demandé : "Quand reviendras-tu ?", alors qu'il se tenait

à ses côtés. Alors qu'il était resté jusqu'au dernier moment auprès d'elle, sa mère, la femme, son premier vrai chagrin d'amour.

En réalité, Eloka détestait ce qu'il voyait : la maison familiale en ruine, la peinture jaunie, la poussière accumulée, les pièces où s'entassaient les objets abîmés par les années. Il lui semblait que la maison était hantée, fermée, derrière les portes de son cœur qui galopait à tout rompre. Il essayait de retrouver les traces de son enfance, mais les fantômes de ses souvenirs l'effrayaient et le présent l'envahissait.

Alors un jour, il décida de faire table rase des pensées douloureuses. Il allait tendre la main à son père et lui demander d'instaurer le règne de la paix.

DIX





Eloka annonça : “Je pars en voyage. Tu attendras mon retour.”
Aimée l’avaT regardé d’un drôle d’air en se demandant s’il se rendait vraiment compte de ce qu’il disait. En fait, elle ne savait pas si elle devait se réjouir ou non de son départ. Elle redoutait ses absences, mais elle les souhaitait aussi. C’était à cause de ce besoin qu’elle avait de se retrouver seule à intervalles réguliers pour additionner les

moments de sa vie et faire le point. Elle souffrait de ne pas pouvoir gérer son temps, d'en avoir perdu le contrôle, de ne pas être capable de planifier ses instants de solitude. Quand elle regardait autour d'elle les couples qui se mouvaient, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils étaient ligotés l'un à l'autre. Avaient-ils eux aussi la même allure ?

Alors, s'ils se faisaient régulièrement leurs adieux pour partir loin ou à quelques kilomètres de distance, s'ils passaient ainsi par le rituel de l'absence, c'était sans doute parce qu'ils voulaient affronter le hasard. Ils voulaient briser les journées et prendre conscience de leur bonne étoile. Ils le faisaient, alors qu'ils ne savaient pas toujours à quel saint se vouer.

Or, ce n'était pas tout de partir, il y avait aussi le retour. Et elle trouvait les retours toujours beaucoup plus difficiles. Quand après une longue séparation elle le revoyait, parfois fatigué ou de toutes les manières, encore ailleurs, elle éprouvait une sorte de déception mêlée à de l'irritation. Et puis, c'était tellement énorme un retour ! Tellement plein de fausses idées, de désirs cachés, d'espoirs insensés. Le retour : les bras grands ouverts, le cœur qui bat la chamade, le temps qui repart à zéro. Penser que tout va recommencer, comme si c'était possible de recommencer quoi que ce soit.

Ce qu'elle préférait, c'était les jours qui suivaient le retour, quand ils se reconnaissaient enfin, quand elle l'avait vraiment accueilli et qu'il était complètement revenu. Alors, cela redevenait possible de parler des choses simples, de parler à cœur ouvert des heures qui s'étaient écoulées, loin l'un de l'autre.

Mais il lui restait toujours le sentiment que le temps avait bougé et creusé une zone d'incertitude entre eux.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il la voyait figée dans son environnement. Apparemment, rien n'avait changé. La maison était la même, les murs debout à leur place. Les arbres peut-être dénudés ou au contraire chargés de fleurs ou de fruits. C'était la saison des pluies ou la saison sèche, mais dans le fond, tout était bien

pareil. Alors que ce qu'il avait connu pendant son voyage, elle l'ignorerait toujours. Elle aimerait les histoires qu'il lui raconterait sur ce qu'il avait fait là-bas et les gens qu'il avait rencontrés, mais elle savait très bien que cela n'irait pas plus loin, car elle était restée à la maison.

Elle n'était pas envieuse. Elle aussi avait vécu cela. Elle avait remarqué dans ses yeux cette crainte de la laisser partir, de la sentir s'échapper de leur monde. Elle avait compris qu'il désirait la voir revenir à lui en mettant de côté tout ce qui lui donnait un air différent.

Lorsqu'il défaisait ses valises, c'était un peu comme s'il ouvrait son coffret de souvenirs. C'était comme s'il révélait des silences ou avouait des absences. Cela avait quelque chose d'indécent, quelque chose qui lui donnait envie de détourner le regard pour ne pas surprendre un secret entre les habits froissés.

Non, elle préférait nettement les jours qui suivaient le retour, quand chacun était encore riche de ses expériences, mais le cœur tranquille et la tête lucide et quand petit à petit, tout s'imbriquait ; hier et aujourd'hui, là-bas et ici.

Quand Eloka partait, c'était toujours en ligne droite et sans se retourner. Tel un homme qui vivait dans le présent et qui s'y sentait plus à l'aise que dans le labyrinthe

des souvenirs ; partir, pour lui, voulait tout dire. Il en avait besoin pour effacer le quotidien des jours par un mouvement perpétuel. Il ne se sentait bien nulle part et ne s'arrêtait que lorsqu'il pensait avoir trouvé une cause, une raison de se battre.

Mais elle savait aussi que partir l'effrayait. Pourtant, il n'aurait pour rien au monde laissé cette peur le clouer au sol. Il lui fallait s'envoler, se déraciner pour se prouver à lui-même qu'il avait encore le pouvoir de changer son sort et de refuser le statu-quo.

Il voyageait toujours légèrement et elle soupçonnait même que son plus grand désir était de partir les mains vides. On aurait dit qu'il ne

voulait rien emmener. Comme si tout ce qu'il prendrait ralentirait sa marche.

Et quand il revenait, il ne défaisait jamais complètement sa valise ou son sac. Il laissait toujours quelque chose à l'intérieur : une paire de chaussures, un livre, des papiers, parfois un T-shirt ou une chemise. Elle ne savait pas s'il voulait qu'elle rangeât ses affaires pour lui prouver qu'elle l'avait bien accueilli ou s'il refusait en quelque sorte son retour. C'était une attitude étrange et après plusieurs jours, elle finissait par remettre chaque chose à sa place. Nettoyait la valise. La plaçait soigneusement en haut de l'armoire.

99



C'est une chambre d'hôtel, un endroit vide, sans passé et sans avenir, vide même du présent qui se fait et se défait à chaque seconde.

Un lieu à part, suspendu dans la ville, coupé de tout rythme, où des gens anonymes passent des heures solitaires, où tout peut se décider : les plus grandes lâchetés comme les plus belles histoires.

Un espace creux où la vie se joue à pile ou face. Chacun raconte son récit, alors que les murs restent indifférents à toute sympathie.

Il y a les meubles. Fonctionnels. Pour que le regard glisse dessus sans plaisir ni déplaisir. Blancs comme dans un hôpital. Le lit, grand. La salle de bains avec son carrelage toujours trop froid pour les pieds nus. Les placards, vides, sans traces de ceux qui étaient là avant, sans souvenir de leur passage.

Et puis, la vue : un parking, une rue, un pont, un jardin, la forêt, la mer. Il fait beau et la lumière entre dans la chambre pour tout caresser d'une douce chaleur, ou alors il pleut des gouttes qui viennent cogner contre la vitre et qui ruissellent en silence avec la buée qui sépare du dehors.

La télévision ou le bruit des autres. Paroles chuchotées ou même parfois, éclats de voix surgissant dans le couloir.

Il y a la solitude et le doute. L'amour. La liberté et le répit. Les insomnies.

Loin de son pays, l'esprit d'Eloka refusait le repos. La chambre était noyée dans une semi-obscurité et il ne savait pas où il se trouvait.

Hier, il était dans une ville, demain, il serait dans une autre. Il croisait des gens, voyait leurs visages, mais il était conscient que peu d'entre eux lui viendraient en aide s'il en avait besoin car ils n'étaient unis par aucun lien. Ainsi, il se retrouvait seul dans des rues nouvelles, sachant qu'il pouvait disparaître du jour au lendemain sans que personne ne se souciât de lui. Il s'était réveillé dans des lits étrangers dont les matelas étaient durs et sans mémoire, sous des draps tous plus anonymes les uns que les autres avec des oreillers sans âme. Parfois dans des lits rendus mous par le poids des corps précédents. Et il était perdu à l'intérieur d'une douceur trop forte qui ne lui permettait pas de libérer ses muscles endoloris. Il s'enfonçait

dans une fausse étreinte, sachant qu'il allait se réveiller au milieu de son sommeil, une douleur lancinante lui perçant le dos et le cou.

Une enseigne lumineuse éclairait sa fenêtre et les bruits de la rue entraient dans

sa chambre jusque très tard dans la nuit. Son esprit passait en revue les jours qui s'accumulaient, les connaissances qu'il avait faites. Mais cela ne lui apportait aucun réconfort.

Il n'était pas inquiet. Il se sentait juste seul et il avait envie de retrouver son sommeil d'avant. Dormir chez lui, dans son lit, pendant aussi longtemps qu'il le voulait.

Et il se rendait compte aussi qu'il lui serait impossible de vivre sans Aimée. Le vide de son absence avait voyagé dans ses bagages, et tout comme il ressentait de la nostalgie pour son pays, il avait envie d'être avec elle, de la revoir dans le monde qu'ils s'étaient fabriqué pendant toutes ces années. Il éprouvait une peine intolérable à l'idée de rentrer un jour et de trouver la maison vide.

Alors, pourquoi était-il si las de devoir repartir chez lui ? Était-ce parce que, malgré tout ce qu'il ramenait de ses voyages et toutes les victoires qu'il avait remportées sur lui-même, on considérait ses odyssées comme de simples vagabondages ?

Il savait qu'il resterait à jamais le garçon d'à côté, celui dont on connaissait bien le père, la mère et tout l'arbre généalogique. S'il le voulait, il pouvait même retourner voir son ancienne école et les autres lieux de son enfance. Tout était là, pétrifié mais chargé d'émotions.

Il se sentait ligoté par tout ce que les autres attendaient de lui. Chaque jour, ils exigeaient plus. Il fallait qu'il soit des leurs tout en sachant les sortir de l'engourdissement dans lequel ils s'étaient laissés prendre.

Mais en vérité, lui aussi leur demandait beaucoup : être totalement accepté. Quel que soit l'endroit où il irait et le temps qu'il mettrait à

revenir, il voulait être certain qu'il serait bien accueilli. Savoir qu'ils lui garderaient toujours une place.

Or, voilà qu'au cours de son voyage, Eloka rencontra une femme qu'il se mit à désirer.



DOUZE



Eloka se disait : “Ça y est, elle ne veut pas partir. Elle va essayer de me retenir...”

Il avait enfoui sa tête sous les draps. Son cœur battait trop fort. Il transpirait. Il se sentait mal. Il était en colère. Pourquoi restait-elle là sans rien dire à côté de lui ? Il ne voulait pas parler. Il faisait semblant de dormir. Il sentait la fatigue s'installer dans son corps, dans chaque membre séparément. Mais la présence même de cette femme électrisait toute la chambre. Il voulait qu'elle parte toute seule. Il ne voulait pas avoir à le lui dire. Il se sentait en danger.

Il songea à Aimée. La protéger. Ne pas lui faire de mal. Ne pas avoir à mentir. Il voulait rentrer à la maison et faire comme avant, comme d'habitude. Exactement comme d'habitude.

Il essayait d'imaginer ce que la femme faisait dans la pénombre. Il ne percevait aucun mouvement. A quoi pensait-elle ? Et si elle déclarait soudain qu'elle voulait rester avec lui ?

Et si elle se mettait à pleurer ?

Il avait horreur des moments de joie qui lui éclataient en plein visage comme des

ballons trop gonflés. Que valait la vie si on ne pouvait même pas avoir, ne serait-ce que pendant quelques instants, l'illusion d'être heureux ? Sans que tout devienne gâchis.

Il tenait à ces havres de paix, ces suspensions du temps que le hasard organisait pour lui. Il y tenait comme un tisserand tient à chaque fil de son ouvrage, comme un joaillier tient à chaque perle de son collier.

Le silence s'éternisait, l'air se raréfiait. Dans quelques secondes, il n'en pourrait plus.

Et pourtant, il avait encore en tête et dans le corps, la légèreté de leur rencontre, les éclats de gaieté, quand il ne savait pas s'il jouait à être heureux ou s'il l'était vraiment. Tout avait semblé facile, évident. Tout s'imbriquait, venait naturellement. Rien. Aucun obstacle ne barrait le contact de leurs peaux.

A présent, il comprenait qu'il avait fait une erreur. Il aurait dû être plus prudent. Il aurait dû lui dire de ne pas l'aimer. Mais il savait bien qu'au fond, cela aurait été peine perdue. Il n'avait pas voulu planter la destruction. Il n'avait pas voulu décevoir ce regard qui descendait dans le sien. Effacer ce sentiment qui naissait en lui.

La tête enfouie sous les draps, il ne parvenait pas à se détacher de cette femme qu'il avait tant désirée. Il voulait juste qu'elle parte avant que l'irréversible ne se produise. Il avait trop besoin de bons souvenirs.

Il avait besoin de ramener un petit peu de bonheur dans ses valises. Le quotidien était trop pesant pour qu'il ne s'en échappe pas, la gestion de la vie trop terre à terre pour qu'il n'ait pas envie de s'en libérer.

Il voulait réfléchir. Rester seul pour repenser à toutes ces journées, ces nuits qui avaient passé si vite. Il voulait comprendre ce qui était arrivé et puis décider s'il allait l'aimer ou s'il allait l'oublier. Pour le moment, il était incapable de répondre à cette question. Il ne pouvait pas savoir ce que seul le temps connaissait. Il ne voulait rien brusquer.

Il songea à Aimée. Il avait des images-instantanés de leur vie commune. Il lui semblait que cette existence-là était loin, très loin et en même temps, il sentait qu'elle faisait partie de lui-même et qu'elle était inscrite dans son esprit d'une manière indélébile. Il n'était plus seul comme avant, quand il n'avait fait aucune promesse, quand il était un être flottant, incertain.

Il avait l'impression que dans cette chambre d'hôtel, une éternité — des années-lumière — le séparait de sa vie habituelle.

Le silence de cette femme, c'était un cri qui lui perçait les oreilles, une supplication, une ivresse, une déraison. Et il ne pouvait rien lui donner de ce qu'elle attendait. Parce qu'il en était convaincu : elle désirait tout de lui.

Mais comment aurait-il pu l'aider ? Il était en plein naufrage. Lui donner un peu de sa révolte, un peu de son désir, oui, mais pour le reste, c'était impossible. Il n'en avait pas la force.

Si cette femme restait près d'Eloka, c'était parce qu'elle savait que ce n'était pas le temps qui passait dans cette chambre. Il y avait bien autre chose. Elle connaissait la force de sa présence et avait compris que l'alchimie de leurs corps l'avait bouleversé.

Pourtant, elle devinait que dans la vie de tous les jours, ils n'avaient pas d'avenir ensemble. Pas de projets à bâtir. Pas de rendez-vous à espérer.

Elle pensa : "Cet homme possède vraiment deux visages. Avec le soleil, sa révolte explose en plein ciel et s'éparpille en mille éclats, blessant ceux qui ne comprennent pas. Tous savent qu'il dit la vérité, mais chacun sait aussi qu'il l'exagère.

La nuit, sa peau devient sucrée. Sa force est douce. Les traits de son visage se détendent. On dirait que son enfance n'est pas loin. La nuit, son corps est souple, sa voix rassurante.

Le jour, le vent passe entre nous deux".

Si elle restait silencieuse, c'était parce qu'elle savait qu'il avait peur. Et cette peur la rassurait.

Elle sentait très bien qu'il voulait qu'elle parte, que dans le vide de cette pièce, ils se livraient une bataille.

Elle s'était engagée dans une guerre invisible pour la conquête de quelques instants ou de toute une vie. Et les enjeux étaient grands, puisqu'elle était exposée au risque de tout perdre. Le silence pouvait se retourner contre elle à chaque seconde trop longue. Elle jouait son équilibre à quitte ou double, puisqu'elle savait qu'il allait se défendre, chercher à préserver sa souveraineté.

Mais après tout, n'était-ce pas lui qui avait sauté à pieds joints dans sa vie, sans crier gare, armé jusqu'aux dents et prêt à s'emparer de sa liberté ?

Et c'est ainsi que, dans le silence de cette chambre fermée, ils combattirent longtemps.

La bataille fut épuisante:

Quand ils rouvrirent les yeux, ils étaient loin l'un de l'autre, séparés par des milliers de kilomètres.

Et la femme, femme-amante qui venait d'être quittée, pensa : "Ma défaite était prévisible."

Oui, elle avait vraiment voulu croire en lui. Elle s'était persuadée qu'il allait construire une vie avec elle. Elle estimait qu'elle lui avait tout offert : son temps, son amour, son corps et qu'il lui devait bien cela.

Au début, elle avait essayé de résister à l'appel puissant de son regard. Mais elle avait fini par laisser les vagues l'emporter.

Il voulait qu'ils dorment ensemble, se réveillent ensemble, mangent ensemble. Qu'ils se donnent l'illusion de jours futurs. Et elle avait réalisé que c'était bien là ce qu'elle désirait. Le voir s'étirer dans le lit défait, les traces du sommeil encore présentes sur son visage. Le regarder prendre sa douche, l'eau comme une pluie douce éclaboussant son corps de liane, plante sauvage. Découvrir l'enchantement au fond de ses yeux apaisés.

Elle tenait à rassembler ces moments volés pour pouvoir bâtir une histoire. Leur histoire.

Mais en fait, rien n'avait existé. Et même s'ils étaient parvenus à casser le temps, ils n'avaient créé aucun lien véritable, creusé aucune fondation.

Ces instants empruntés à la logique des jours lui faisaient mal. Ne savait-il pas qu'elle était seule et que bientôt, elle n'aurait plus la possibilité de choisir ? Et l'enfant qu'ils auraient dû avoir ensemble ? Pourquoi avait-il décidé de tout détruire ?

Elle avait vraiment pensé bâtir une vie avec lui. Elle avait misé là-dessus, reconsidéré tous ses projets en fonction de cette hypothèse. Et maintenant, il lui fallait s'en aller sans se retourner ?

Elle se sentait humiliée, trompée, giflée. Elle ne voyait plus que cet avenir inexistant, cette absence qui s'emparait d'elle. Elle n'attendait plus rien.

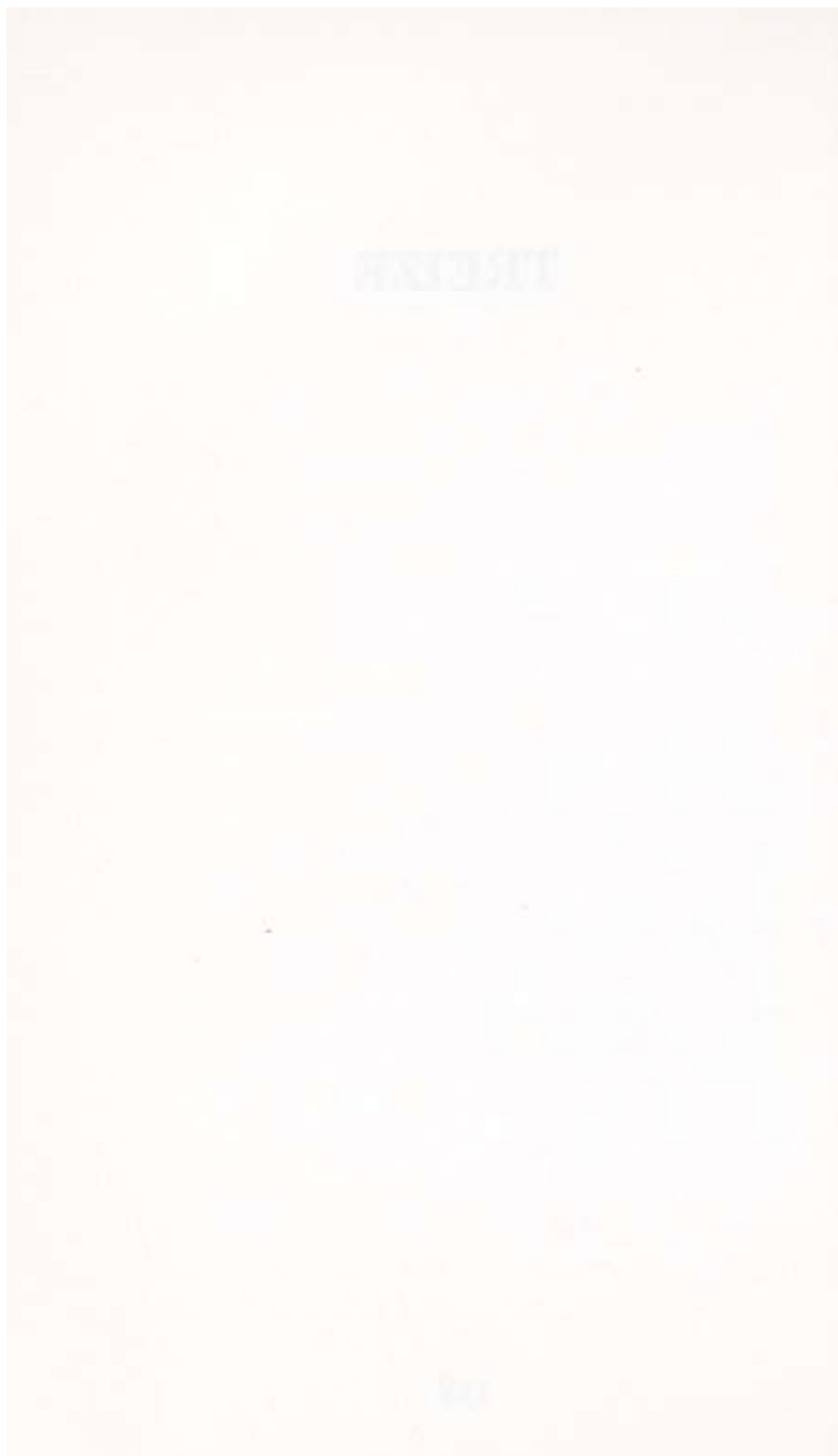
Ce qu'il lui fallait à présent, c'était le voir souffrir. Lui faire mal pour exorciser son mal à elle. Anéantir ce qui pouvait encore rester intact en lui ou en elle. Faire exploser la fureur et le venin. Ramener ainsi leur rencontre à ce qu'elle était vraiment : un adultère, une histoire tout à fait banale. Bref, un souvenir qui ne donnait plus à frémir, qui ne lui apportait plus aucun regret, plus aucune langueur. Même si dans le creux de sa colère, elle savait qu'elle avait perdu une part essentielle d'elle-même.

-

.



TREIZE



Au milieu de sa vie, Aimée regrettait amèrement d'avoir fait tant d'erreurs. Elle projetait souvent, comme sur un grand écran, les

détails des épisodes qui pointaient un doigt accusateur dans sa direction. Il y en avait un en particulier qui envahissait sa conscience.

La nuit était chaude et la voûte du ciel avait couleur d'ombre. Les étoiles scintillaient avec peine. Seul l'hôpital s'accaparait toutes les lumières.

Elle connaissait bien l'interne qui faisait l'opération. Un assistant lui essuyait le front, tandis qu'un autre lui passait les instruments. L'anesthésiste surveillait ses appareils. Une odeur de sang, d'éther et de sueur emplissait la salle.

Elle ne savait pas très bien où se mettre.

Avant d'entrer, l'interne lui avait simplement dit : "Reste bien à l'écart pour ne pas nous gêner et observe en silence".

Elle avait acquiescé d'un signe de la tête et s'était placée dans un coin, du côté des grandes fenêtres qui donnaient sur la ville mouillée d'une trainée de lumières.

La femme enceinte n'avait pas pu accoucher normalement. Il avait cisaillé sa peau, fendu sa chair, ouvert son ventre et retiré le bébé de son corps. Des cris avaient traversé la salle d'opération et s'étaient échappés dans la cité assoupie.

Aimée et l'interne étaient arrivés tous les deux, alors que la patiente venait juste de s'endormir sur la table d'opération. Le ventre énorme emplissait toute la salle. Aimée n'avait vu que ça, ce ventre immense qui débordait du corps comme une enflure insensée.

Et la lame avait coupé la peau noire et la graisse blanche était apparue, puis la chair rose ou rouge, elle ne se souvenait plus. Une incision tout le long de l'abdomen, nette, précise.

Et puis, il y avait eu les mains du jeune homme plongeant dans le ventre de la petite femme pour ramener à la surface le bébé.

Le ballon d'oxygène se gonflait et se dégonflait lentement.

Puis le moment de recoudre était venu, chair par chair, avec application, comme une main habile reprise un tissu précieux.

Alors, l'interne avait levé la tête et déclaré tout haut : "C'est terminé !"

Dans le couloir, Aimée lui avait assuré qu'elle n'avait pas eu peur, qu'elle ne s'était sentie mal à aucun moment.

Sourires. Une petite tape sur l'épaule. Il était content de lui avoir fait plaisir.

Quelqu'un frappe à la porte. Des coups répétés. Silence. L'assistant apparaît, fait un pas dans la pièce et s'arrête. Son visage est dans la pénombre. On dirait qu'il ne veut pas dévoiler son regard.

"Docteur, la femme est morte. Le cœur a lâché."

Restée seule, Aimée avait l'impression que tout était brusquement devenu calme. Trop calme. Dehors, la nuit paraissait éternelle.

La femme était morte. Une femme si petite, avec des poignets et des chevilles si fragiles. Sur la table d'opération, son corps semblait minuscule, la tête tournée sur le côté gauche et le visage d'une fillette endormie. Ce ventre si gros, ce n'était pas normal, tendu jusqu'à la limite, le nombril haut perché et très noir.

Elle regarda autour d'elle. Il n'y avait rien. C'était juste un endroit où se reposer pendant les heures de garde. Quelques livres de médecine étaient perdus sur une bibliothèque. Une bouteille d'eau, un verre, un cendrier, de vieux journaux et une revue scientifique. Les rideaux étaient délavés par les jours brûlants.

En montant les escaliers de l'hôpital, déjà l'odeur suffocante du sang et de la crasse. Les seringues qui manquaient, le coton qui avait disparu, l'alcool qu'il fallait acheter, les médicaments qui n'existaient plus...

Il revint.

“Le cœur a lâché. Je ne comprends pas. Tout s’était pourtant bien passé, murmura-t-il.

Alors elle se leva en disant :

- Je pense qu’il est temps que je parte.
- Oui, cela vaut mieux. Je dois parler à la famille.

Elle prit son sac et il la raccompagna à travers les couloirs. Ils parlaient à voix basse.

- Peut-être n’aurais-je pas dû assister à l’opération..., fit-elle sur un ton hésitant.

Il ne répondit rien. Elle ajouta :

- Que vas-tu leur dire ?
- La vérité. Le cœur a lâché.
- Et après ?
- Rien, ils vont retourner au village avec le bébé.”

Dans le parking, sous les arbres, Aimée voulut lui dire au revoir. Elle fit quelques pas et chercha à déposer un baiser sur sa joue. Mais il détourna la tête et s’éloigna.

La nuit était chaude. Ses aisselles étaient moites. Elle pouvait respirer sa propre odeur.

QUATORZE



Elle ne voyait que le carré blanc dressé devant elle et l'envie qu'elle avait d'arracher de son corps de petits bouts de chair pour les étaler sur la toile. Elle allait dessiner des formes avec son sang, sortir de son ventre des images instinctives.

L'intérieur de son âme était exposé à tous les vents et c'était pour elle de la joie et de la répulsion — un sentiment qu'elle n'avait jamais connu auparavant.

Le temps passait sans l'effleurer. La solitude était devenue une amie, une vertu.

Elle cherchait à créer quelque chose de véridique.

Chaque jour, elle partait à la rencontre d'un personnage sans visage. C'était un rendez-vous dont elle ne voulait pas vraiment mesurer les conséquences. Elle aimait trop cette passion qui lui faisait tourner la tête et battre très fort le cœur.

Et l'être au visage invisible jetait sur sa vie un envoûtement invincible. Plus de place pour le mensonge ou la tricherie. L'obsession s'était imposée. Refaire les mêmes gestes jusqu'à atteindre la logique dissimulée, jusqu'à apaiser la violence qui existait dans la profondeur des chairs.

Elle songea au danger de l'éloignement grandissant. Aux couleurs multiples de la souffrance.

“Nous avons tous des maîtres. Ceux que nous vénérons et ceux que nous ignorons. Le chemin est silencieux et mène à travers des vérités difficiles.”

Cela n'avait pas d'importance si l'entêtement venait d'une folie, d'une maladie ou d'une grande déception. L'important, c'était que le gouffre existait et qu'il fallait sauter par-dessus.

Survivre à la cruauté des jours, voilà où se cachait peut-être la victoire.

Et le personnage sans.regard lui murmurait des paroles intenses qui bourdonnaient dans sa tête, ne la quittaient plus.

Elle cherchait à passer dans un univers où tout serait encore possible. Où chacun aurait le droit d'avoir une autre chance. Atteindre le côté caché du miroir qui lui montrerait une réalité aux facettes multiples où mourir n'était pas la fin du monde.

QUINZE





Eloka savait très bien que le vieux cuisinier ne s'en sortirait pas. Cela se voyait tout de suite.

La femme du domestique dormait sur une natte au pied du lit. A côté, les parents d'autres malades discutaient, mangeaient, buvaient, attendaient.

Dans la grande cour de l'hôpital, des vendeuses proposaient de la nourriture. Quelques marchands avaient étalé leur camelote sur le sol. Un groupe d'enfants jouait et criait.

Dans cette église qui ressemblait à un hangar, avec contre le mur du fond, un tout petit Christ sur une croix énorme, Eloka était venu écouter la messe de requiem. Les odeurs qui émanaient de toutes les personnes rassemblées le troublaient. Odeurs de sueur et de chaleur dans cet endroit où l'air circulait mal.

C'était aussi cette raideur qui l'envahissait, en pensant que le corps du vieux cuisinier était resté étendu pendant plusieurs jours, à même le sol, près d'autres corps anonymes, parce que le système de refroidissement de la morgue ne fonctionnait plus.

Eloka se rappelait le vieux domestique avec ses ongles cassés et ses doigts abîmés par le lavage du linge. Il revoyait ses cheveux blancs vers la fin de sa vie et se rappelait n'avoir vraiment vu son visage qu'une ou deux fois au cours de leur coexistence. Cela s'était passé tout à fait par hasard et la découverte soudaine de cette présence l'avait bouleversé à tel point qu'il avait dû baisser les yeux.

Le vieux cuisinier est mort dans la ville où il était venu travailler, loin de son village. Et on l'a mis dans une tombe à bon marché, creusée dans un cimetière de bas quartier.

Chez lui, cela aurait été différent.

Le premier masque sort. Il est au centre du village. Il tourne, tourne sur lui-même et danse. Sa danse fait voler les fibres de son costume. Il secoue la tête énergiquement. Ses pieds frappent le sol. Son corps se noue et se dénoue. Sa présence est partout. Il marche à grands pas sous le regard médusé des hommes et des femmes. Il se dirige droit sur la maison du mort dans laquelle le cadavre est étendu sur une natte. Il tourne une fois à gauche, une fois à droite. Il tend la main et arrache une touffe du toit de chaume. Il repart avec son butin et s'enfonce dans la forêt. On le voit disparaître parmi les grands arbres, happé par le bois sacré.

Le deuxième masque arrive. Comme l'autre, il tourne et tourne sur lui-même. Mais c'est un autre esprit avec un autre visage et

ses pas à lui ont une autre cadence. Les villageois le regardent, éberlués. Les enfants ne savent pas s'ils doivent avoir peur ou s'émerveiller.

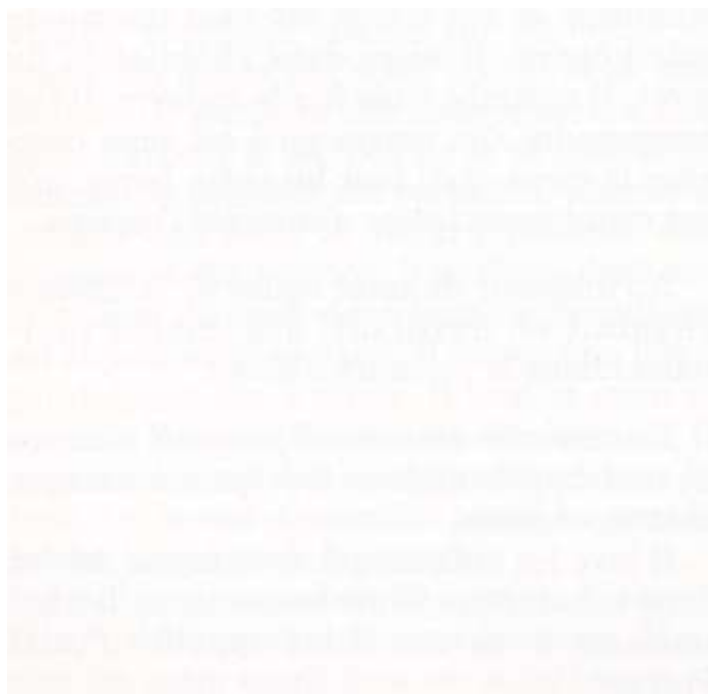
Tout à coup, le masque fait un bond, puis court jusqu'à la maison du mort où celui-ci gît toujours, entouré de sa femme en pleurs et des autres. Il tape trois fois contre le mur à l'aide d'un bâton. Après, il tourne les talons et s'en va. Sur son passage, le vent se lève, les oiseaux s'envolent, les buissons s'écartent.

Enfin, le troisième masque sort, le plus majestueux, le masque des Morts. Déjà, il n'y a plus ni femmes ni enfants. Seuls les initiés regardent la danse. La nuit à présent est immense. Le masque porte des cornes d'antilope et son visage est rond comme un soleil éteint. Il entre dans l'habitation du mort. Il enjambe trois fois le cadavre. Il fait comprendre aux autres qu'il est venu chercher le corps, qu'il faut lui obéir, parce qu'il est maintenant temps d'enterrer l'homme.

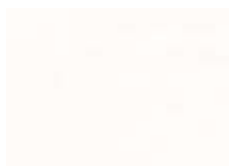
A l'intérieur de cette église où la chorale chantait en nasillant, des images tournaient dans la mémoire d'Eloka.

Le cuisinier est encore jeune. Il s'occupe de tout dans la maison. Il prépare à manger, nettoie, repasse.

Il lave les enfants qui se tiennent debout dans la baignoire. Il rit beaucoup en faisant mousser le savon. Il les appelle "Petits Patrons !"



SEIZE





Aimée vivait si près du corps d'Eloka, qu'elle ne s'apercevait plus de ses contours. Ses mains caressaient sa peau sans que rien ne la surprenne, sans que ses doigts ne découvrent des formes nouvelles, le vertige d'un creux de rein ou d'un muscle particulier. Son corps était le prolongement du sien.

Mais parfois, tout à fait par hasard, quand un geste les rapprochait soudain sans qu'ils ne l'eussent cherché, ou alors lorsqu'ils se retrouvaient après une longue séparation, il avait un parfum qu'elle ne connaissait pas.

Ne plus avoir peur de son corps. Du corps de l'autre, de cette obscurité.

Elle aurait voulu aimer avec plus de beauté. Connaître les gestes, les paroles. Toucher sans hésitation. Apprivoiser l'intérieur de cet homme qui était à ses côtés et avec qui cela était si essentiel de s'unir.

S'ils avaient mêlé leurs vies pour anéantir le désert qui les entourait, ils s'étaient trompés. La solitude était plus grande que toutes les prétentions.

Eloka entrouvrit la porte et vit qu'elle était couchée. Les rideaux étaient tirés et la

lampe de chevet allumée. Elle faisait face au mur, le visage caché. Il ne pouvait voir que sa chevelure et surtout la masse que faisait son corps dans le lit.

Soudain, il regretta son acte. Regretta de s'être emporté. A présent, il se rendait compte que sa colère avait été trop forte.

Il referma doucement la porte et alla s'installer dans la petite pièce de la maison qu'elle considérait comme son jardin secret.

Il y avait des pinceaux partout, des tubes de peinture, des crayons, du papier à dessin, des croquis collés sur les murs, plusieurs tableaux retournés et une grande toile inachevée.

Il s'assit à sa table de travail. Il voulait rester là un moment, se rapprocher d'elle, communiquer, dans ce lieu où elle passait de si longues heures et d'où il se sentait exclu.

Un livre ouvert attira son attention. Il le prit et lut les passages qu'elle avait soulignés au crayon.

“Les intellectuels aspirent à se substituer à des élites défaillantes afin de réorganiser la société par le haut.”

“... Les intellectuels se veulent au-dessus de la bourgeoisie et du prolétariat.”

“... L'intelligentsia en vient à se représenter à la manière des leaders populistes comme un trait d'union entre l'Etat et la

s

société, puis entre le peuple et l'Etat.”

Ces phrases jaillissaient et blessaient Eloka par surprise. Etait-il possible qu'Aimée

eût gardé leurs rêves comme de vieux fossiles poussiéreux ? Rangés dans sa mémoire et préservés malgré toutes ces années turbulentes ?

Etait-il possible qu'il ignorât tout d'elle ?

Il songea qu'il avait toujours craint de la perdre. Toujours soupçonné qu'elle le quitterait un jour. Il ne savait pas à quoi cela tenait, mais il pensait qu'elle retournerait là d'où elle venait et qu'il n'y aurait plus rien entre eux. Plus rien pour lier leurs vies. Pour témoigner.

Il regarda par la fenêtre et chercha des yeux le magnifique flamboyant qui trônait au milieu du jardin. Le grand arbre. Celui qui donnait des fleurs toutes rouges qui descendaient doucement sur l'herbe chaude pour dessiner un tapis de couleurs. Celui qui gardait les portes de leur maison et dont l'ombre rafraîchissait leurs jours.

Mais l'arbre n'existait plus. Il était tombé pendant un orage. Et bien que cela remontât maintenant à plusieurs mois, il n'arrivait toujours pas à s'en faire une raison.

Il avait appris par la suite que les racines des flamboyants n'étaient pas profondes, qu'elles ne s'enfonçaient jamais très loin dans la terre. Il avait appris aussi que cette nuit-là, le vent avait soufflé très fort, qu'il avait beaucoup plu jusqu'au matin et que le sol était épuisé.

Aimée faisait partie de ces gens qui ne croyaient plus au bonheur. La liberté qu'elle

avait cru connaître et qui en était la condition s'était avérée être un leurre.

Le temps semblait plus exigeant, plus dur à combattre. Elle ne voyait partout qu'une grande fragilité.

La ronde des insectes autour de la lampe de chevet lui fit rouvrir les yeux. On aurait cru une invasion.

Un soir, pendant qu'ils étaient absents, des éphémères étaient passés par tous les interstices de la maison. Dans leur chambre à coucher, il y avait d'innombrables ailes diaphanes, délicates comme du papier de soie. Les insectes, rivés au sol, grouillaient d'impatience et cherchaient, dans un dernier effort, à copuler avant le jour.

Il leur avait fallu plusieurs heures pour tout balayer.

Elle était consciente d'une autre vie où elle aurait appris à chanter, où elle aurait appris à danser, où elle aurait appris à vivre au milieu des autres.

Mais elle savait qu'il l'attendait, qu'il voulait l'accompagner jusqu'au bord de sa folie en lui parlant avec les yeux, en l'écoutant avec les mains. Parce qu'il avait reconnu la brisure, parce que sa chair était comme la sienne, une éponge imbibée de sang.

Il l'attendait, car la folie est un jeu qui n'a pas de règles. Il pouvait pleurer avec elle ou avoir des moments de joie.

Mais ces instants de bonheur leur coûtaient cher. Ils devaient traverser tant de

chemins, essuyer tant de défaites, qu'ils étaient souvent épuisés au milieu de leurs rires. Néanmoins, ces petites attentions de la vie leur suffisaient.

Elle voulait être consciente de tout : des nuages placés à des points bien précis dans le ciel, de la qualité de l'eau, de son goût sur la langue, de sa douceur. Être consciente du bruit des grillons, de la couleur du sable.

Saisir le vol d'un oiseau. Dessiner la tendresse des premières feuilles, garder toujours en mémoire l'essence de la lumière. Tenir dans le creux de sa main la paix d'un matin.

“Si tout se balance et sèche sous le soleil qui purifie, pourquoi changer de vie et d'espérance ?”

C'étaient ses rides naissantes qu'elle aimait. Celles qui faisaient de ses yeux des soleils. C'étaient ses faiblesses qu'elle comprenait, ses désirs de caresses, ses peurs, ses hésitations.

.

DIX-SEPT



Assise sur le rebord du lit dans leur chambre à coucher, Aimée ne pouvait arrêter les pensées rapides qui la submergeaient.

Elle voulait un enfant.

Car elle était à présent convaincue qu'il lui fallait concevoir. Le plus tôt possible. Cela faisait trop longtemps qu'ils attendaient. Elle avait peur de laisser son corps s'abîmer, de ne plus pouvoir donner sa force.

Et elle était certaine qu'une naissance bannirait la tristesse, briserait l'engrenage des jours et ferait d'Eloka, un homme entier.

Porter cet enfant en elle. Le sentir grandir dans son ventre et quand viendrait l'heure de se séparer, le serrer dans ses bras, le nourrir et lui donner tout ce qu'elle possédait.

Maintenant qu'elle songeait à avoir un enfant, maintenant que l'obsession s'était glissée en elle, Aimée se souvenait de plus en plus de sa mère, de son visage, de ses mains. Elle réécoutait sa voix, et ce qu'elle entendait dans sa mémoire lui donnait parfois des frissons dans le dos.

Elle se revoyait petite fille, posant beaucoup de questions, déjà préoccupée par les péripéties du hasard.

Alors, elle croyait se rappeler les choses graves ou les choses aériennes que sa mère lui avait dites. Mais avait-elle vraiment entendu toutes ces paroles ou les avait-elle inventées au fil des années ?

Même si elle reconnaissait que ses souvenirs étaient flous et qu'elle ne pouvait jurer de rien, elle savait néanmoins reconstruire les bribes de phrases qui remontaient à la surface pour retrouver finalement l'émotion qui n'avait pas vieilli.

Elle s'était ainsi persuadée qu'elle se remémorait parfaitement ce que sa mère lui avait dit, un soir de grande tendresse. Elle avait parlé doucement et sur un ton grave.

“Je devrais pouvoir te promettre que tu ne mourras jamais. Après tout, ne suis-je pas ta mère ? Mais je n'ai pas cette puissance. Quand je te regarde, je sais que tu es consciente du temps qui passe et qui creuse un grand trou dans notre vie. Personne ne peut changer cela.

Tu me demandes souvent si le jour de ta mort, tu pourras revenir dans mon ventre.

Ecoute bien : je t'ai mise au monde, mais je ne peux pas te donner l'immortalité. „

Tu dois apprendre que la vieillesse peut être belle et que les rides qui parcourent un visage sont parfois les signes d'une vie bien vécue. Qui

t'a fait croire que seule la jeunesse resplendissait ?

Mais tu as raison, j'aurais dû être capable

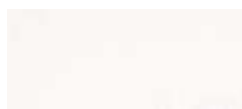
de te promettre la vie pour toujours. Alors, je serais devenue une mère victorieuse. Au lieu de cela, je dois imaginer ta fin. Prier pour qu'elle arrive le plus tard possible et qu'elle ne soit pas douloureuse. Je dois prier aussi pour partir avant toi, afin de ne jamais voir ton corps entamer sa terrible descente.

J'aurais voulu te donner l'harmonie des saisons et de la terre. Et tu serais restée droite au milieu de la tourmente et tu n'aurais craint aucun séisme. Je suis ta mère, j'aurais dû pouvoir faire cela pour toi. Mais le cadeau que je t'offre est si petit... Comment puis-je dire que c'est un don quand je ne sais même pas comment il te sera repris ?

Je suis une reine sans couronne, une impératrice sans pouvoir, une mère qui a peur.

Un jour, peut-être, tu te retourneras contre moi et tu me reprocheras de t'avoir fait venir dans un tel monde. Tu me reprocheras de t'avoir abandonnée, de ne pas avoir effacé la souffrance, réussi à construire un chemin de vérité.

Retiens bien cela : ton père et moi, nous ne pouvons pas te promettre la lune. Mais nous ferons toujours plus pour te donner ta part de force et d'espoir. Nous t'aiderons à débroussailler ton chemin. Et surtout, nous te laisserons en héritage ce qu'il y a de plus précieux, un amour deux fois immortel.”





DIX-HUIT





Un matin, Aimée se réveilla avec une idée précise : partir à la recherche de son désir.

Elle prit le premier avion et atterrit dans un vaste pays. Puis elle alla à la gare et s'installa dans un train qui partait en direction de la montagne. Il faisait vraiment beau ce jour là. Un soleil épanoui distribuait ses largesses. La lumière descendait tout droit des cieux. Une ivresse traversa son corps comme lorsqu'elle allait à la mer et mettait la tête sous l'eau. Au bout de quelques heures, le train s'arrêta au pied d'une montagne qui semblait belle et prometteuse. Elle la regarda longuement dans les yeux, puis commença son ascension.

Elle emprunta une piste laissée par des inconnus et avança sans hésitation, sans jamais perdre l'équilibre. Elle trouvait toujours entre les pierres une place où poser les pieds pour grimper en toute sécurité. Plus bas, des sentiers serpentaient entre les buissons.

Pendant qu'elle montait, elle pouvait apercevoir son désir qui se tenait bien droit sur le plus haut flanc de la montagne. Plus elle avançait, plus le point rayonnant se détachait, apparaissait et disparaissait.

Elle sentait son corps s'éveiller, ses veines se réchauffer, sa conscience s'inonder de chaleur.

Autour d'elle, la nature était intacte. Elle se retourna pour voir le chemin parcouru et elle eut l'impression qu'elle était loin de tout.

Dans la vallée, un lac vert émeraude paraissait enfoncé profondément dans la terre.

Elle comprit que son désir était toujours vivant, souterrain comme une source cachée. Elle n'avait plus peur, puisque la sève qui donnait de la force à son être avait irrigué ses sens.

Tout était donc là, tapi dans l'ombre des jours ordinaires. Le vernis dont l'ennui avait recouvert les choses n'était qu'une mince couche sans importance. Le temps n'avait pas tout pris.

Quand elle arriva au sommet et qu'elle se vit soudain entourée par toutes les autres montagnes, par ce collier de verdure éclatant, elle constata avec émerveillement que la terre était bien ronde.

Elle redescendit plus sereine qu'avant. Elle savait, désormais, qu'elle porterait toujours en elle la force de se renouveler.

Amour de qui ? Amour de quoi ?

Amour du sol qu'elle foulait, du soleil qui cuisait la peau, de la nuit — cimetière de la lune. Des battements du cœur.

Elle imaginait son corps lisse dans l'obscurité. Le feu lançant des flammes bleues, les braises rouges réchauffant leur désir.

Les étoiles jetaient des éclats intenses qui rendaient la voûte du ciel encore plus sombre.

Elle le regarda et vit que des débris de lumière dansaient sur son épiderme. Le pouvoir de l'envie imprégnait l'atmosphère.

Elle imaginait la force de ses gestes, le chuchotement de sa voix balayant toutes les peurs.





DIX-NEUF



Eloka regardait la ville s'étirer. Les bruits qui montaient. La vie qui se mettait en place.

Deux petites bonnes se hâtaient de rentrer, les bras chargés de pain, de sucre et de lait.

Un groupe d'écoliers passa près de lui en riant, uniformes propres et bien repassés.

Une enfant qui portait une robe à carreaux bleus et blancs marchait avec difficulté, son lourd cartable traînant au sol.

Un chien dormait encore au milieu de la chaussée.

Une femme élégante et maquillée s'avavançait lentement vers la route principale pour attendre un taxi.

Un homme lisait le journal, une baguette de pain sous le bras. Dans un kiosque en plein air, des travailleurs prenaient leur petit-déjeuner. La pureté du matin se dessinait sur les visages vierges de toute guerre. Les cheveux coiffés, la peau encore fraîche de l'eau claire des premières heures.

Un homme lavait une voiture avec une éponge et un seau d'eau savonneuse. A quelques mètres de là, une mère mouchait son enfant. Soudain, elle releva la tête et ordonna à l'homme de se dépêcher. Le cartable rouge de son fils faisait tache sur son pagne clair.

Un vendeur de poulets entamait sa journée — les volatiles, têtes à l'envers. Il les tenait par les pattes qu'il avait serrées tels des bouquets de fleurs aux épines douloureuses.

Un apprenti-tailleur balayait avec application devant la porte de son atelier.

Il faisait frais. Le ciel était encore assoupi. Les arbres semblaient immobiles.

Eloka savait qu'il portait en lui, avec lui, l'exil. Ce regard inconnu qui l'isolait des autres. Même son corps ne trouvait plus sa place. Gestes divergents, pas en contre-cadence. Ses réactions étaient décalées. Une certaine déroute animait son esprit.

Il se revoyait encore, conquérant de ces lieux et maintenant, mendiant à l'affût d'une pensée rassurante.

Cela lui en coûtait de découvrir ainsi combien la ville avait changé, rejeté ses souvenirs démodés et ses réflexes inappropriés.

Mais il savait aussi que ce qu'il avait gagné ne pourrait jamais être quantifié. La beauté lui apparaissait aujourd'hui sous une lueur inattendue. La vie simple lui faisait reconnaître la richesse de son héritage.

Cette réalité qui avant se cachait à sa vue, se déroba à ses sens, était là. Devant lui. Enorme dans sa révélation.

Il allait laisser naître de nouvelles impressions.

Et même si sa consolation restait encore trop lente, la sueur qui lavait son corps avait désormais un goût sucré-salé.

VINGT



Tordre le cou au temps, lui briser les poignets, le combattre jusque dans ses plus petits retranchements.

Savoir qu'Eloka ne lui voudrait jamais de mal, qu'il lui prêterait sa force sans vouloir peser sur elle de tout son poids, qu'il accepterait de la laisser prendre une nouvelle direction sans dresser d'obstacles sur son chemin.

C'était son insécurité qu'elle redoutait, puisqu'elle faisait tout basculer : la simplicité, l'amitié, l'amour. Les mots se perdaient,

devenaient creux. Les gestes s'écartaient, anéantissaient les années de vie forgées jour après jour, heure après heure.

Elle le voulait compagnon pour cheminer sur les routes et découvrir ensemble cette île sur laquelle ils avaient échoué. Bien sûr, ils allaient vieillir ensemble et la fraîcheur de leurs espoirs pourrait survivre. Qu'il fasse pour elle la danse du paon !

Oui, une forme de beauté en effaçait une autre, tapissant l'esprit de visions éclatantes comme cet oiseau perché sur un nuage qui dérive avec le vent.

Un souvenir en effaçait un autre, créant une douce confusion quand la joie se superposait à l'envie et donnait une immense richesse de vivre. Azurs mêlés de plusieurs couleurs. Trous lumineux traçant les frontières de bleus translucides, sous-marins ou sombres.

Mais par moments, elle avouait à Eloka : "Je n'ai plus confiance en toi. Je n'ai plus confiance en moi."

Alors, elle ne voyait plus que le tapis délavé de leur maison, les objets entassés, accumulés. L'angoisse se glissait sous la porte. Les murs de leur chambre avançaient pour l'écraser dans son sommeil.

Quelque chose en elle avait touché le fond. Fatiguée. La solitude s'enroulait autour d'elle. Elle ne pouvait penser qu'en termes de désert et de stérilité. Une oppressante immobilité.

Toute la nuit, elle avait dormi près de lui sans jamais étendre son bras, rouler dans sa direction, sentir son haleine ou la chaleur de son corps. Elle était restée blottie dans son coin, recroquevillée dans la position du fœtus et avait dormi comme on cherche l'oubli. Une nuit mauvaise qui lui avait donné l'impression d'avoir creusé un fossé autour d'elle. Il n'existait plus de caresses simples.

Elle voulait tout lui dire, mais sa langue était lourde. Comment pourrait-elle lui expliquer combien elle avait changé ?

Combien l'obsédait cette fuite en avant ? Elle avait des images d'elle-même qui ne correspondaient plus à rien et c'était un peu à travers

lui qu'elle espérait se reconnaître. Il était le frère qui ne l'avait pas délaissée, l'amant qui ne l'avait jamais méprisée, l'ami qui lui était resté fidèle.

Aussi quand un autre homme lui offrit un amour aux couleurs différentes, une étreinte incroyablement douce dont la saveur la prit de plein fouet, elle se détacha de lui et dit tout simplement : "Je te désire, est-ce que cela ne suffit pas ?"

Ils s'assirent l'un en face de l'autre et se regardèrent avec force. Il but ses paroles, mangea son visage. Il déclara quelle était si belle qu'il en était effrayé.

Mais elle répondit après un long silence :

"Tu t'ennuies, voilà tout. Et tu penses que l'amour va pouvoir faire des étincelles, redonner un peu d'épices à ton existence. Détrompe-toi, si à première vue un coup de foudre porte des airs de fête (surtout quand tu récapitules tes journées routinières et que tu te demandes si tu arriveras encore à faire perdre l'équilibre à une femme), tu risques en fin de compte de tomber en enfer.

Moi aussi, je sens le même ravissement monter en moi et les mots que tu prononces, les gestes que tu fais, ne font que le rendre plus profond. Mais je suis une lâche, continua-t-elle en baissant les yeux. J'ai lu les livres, j'ai

été au cinéma, j'ai écouté les nouvelles et j'ai vu que la vie était pleine d'histoires qui tournaient mal. Ne me demande pas de comprendre ta passion mieux que tu ne le fais toi-même. Tu dois réapprendre à allumer le feu de ton existence, aimer sans quémander. Te dévêtir sans crainte.

Je ne répondrai pas à ton appel. Et j'essaierai d'oublier que je suis comme toi, exactement comme toi".

Alors l'homme comprit qu'il l'avait perdue avant même de l'avoir conquise.

Aimée voulait garder l'amour, l'amadouer, l'apprivoiser afin qu'il lui donne tous ses fruits. Elle voulait en faire un hommage à la liberté, un radeau sur les flots tumultueux du temps. Elle voulait l'offrir à Eloka.

VINGT ET UN

Il pensait parfois qu'il aimerait se libérer d'elle. Briser cet attachement pour retrouver une partie de son âme qu'il avait perdue. Mais il savait trop bien que l'amour suivait toujours les mêmes chemins et que tôt ou tard, ce serait le temps qui imposerait sa loi. Pour le meilleur ou pour le pire.

Connaître d'autres destins. Faire un arrêt. Rien de plus.

Ce qu'il aimait de la vie, c'était son épaisseur, son odeur, ses formes et ses couleurs. La vie, bouquet de fleurs aux mille parfums, promesses dans un regard, entrée vertigineuse dans une toute nouvelle réalité.

Il avait besoin du contact des peaux dans la douceur d'une confiance totale, l'apaisement, l'écroulement des façades artificielles.

De tous les pays du monde, c'était le territoire d'un autre être qu'il voulait connaître.

“De grâce, disait-il à Aimée, ne me parle pas du passé. Ne fouille plus dans les souvenirs pour trouver quelques marques du présent. Cesse de m'énoncer point par point les promesses données. Je veux tous les jours apprendre à réévaluer mon émotion. Aucune ligne ne m'indique de raccourcis.”

Les mots ne parvenaient pas à briser les murs, à prendre le relais des gestes. Ils se retrouvaient ainsi à parler avec des phrases qui restaient suspendues dans l'air et qui étaient incapables d'apaiser leur solitude. Il la sentait vivre à côté de lui, la voyait passer sans pouvoir la toucher. Combien de moments avaient-ils ainsi gaspillés, négligé de construire, laissés se désintégrer ? Il marchait dans sa direction, mais il n'était plus sûr de la rencontrer.

Il pensait qu'il lui était de plus en plus difficile de la rendre heureuse. Il s'essouffait à essayer de trouver un peu de joie. Et il lui arrivait même de penser que quelque chose la mangeait de l'intérieur. C'était indéfinissable cette tristesse dans son sourire.

Encore une fois, c'était le temps qui faisait des trous dans le tissu des jours. Par un glissement lent et formidable, les sentiments dégringolaient et s'épandaient sur le sol poussiéreux. Les pensées douces s'évaporaient et au fond des prunelles se lisait une colère qui n'existait pas avant. C'était l'impatience des années qui avançaient trop vite et qui les mettaient tous les deux au pied du mur. La masse de leurs corps prenait trop d'importance et les mouvements qu'ils faisaient entraient en collision.

Ce corps avec lequel il fallait négocier. Ce corps qui torturait et maintenait à terre, qui dictait ses quatre volontés. Vaincus par la pesanteur, ils avaient commencé le voyage de non-retour. Eloka savait qu'ils possédaient

tout, mais qu'ils avaient déjà beaucoup perdu. Leurs derniers renforts pris d'assaut.

Il voulait seulement murmurer à l'oreille d'Aimée : "Je t'aimerai toujours." Et il se souvenait qu'ils avaient un jour gravé leurs noms dans l'écorce d'un arbre gigantesque, sachant bien qu'ils faisaient comme des enfants et que le soleil et la pluie finiraient par tout enlever. Mais c'était dans leurs cœurs qu'ils scellaient leur promesse, c'était dans la chair de leur mémoire qu'ils voulaient marquer leur destin. Et ils eurent l'impression qu'ils pourraient toujours recommencer à s'aimer, là, maintenant, sans perdre une minute. Car après avoir pesé le pour et le contre, ils étaient arrivés à l'essentiel de

leur devenir, avaient séparé le bon grain de l'ivraie. Les gestes anciens et nouveaux, les mots partis et retrouvés, les regards échappés et rattrapés étaient bien en leur possession. Et même si leurs mémoires divergeaient dans la hiérarchie de leurs rêves, il lui arrivait souvent de penser qu'ils allaient parvenir à traverser le pont qui les mènerait de l'autre côté des années dangereuses.

Lorsqu'elle fermait les yeux, Aimée retrouvait les sensations évanouies, la senteur enivrante des champs et de la terre retournée, surtout l'odeur de la bouse de vache sur les chemins rocailleux. Et soudain, le parfum du blé vert mûrissant au soleil.

La beauté limpide du matin sur la prairie, le réveil des bêtes, le foin dans la grange, la terre respirant, renvoyant son haleine tiède et rassurante.

Quand elle songeait à tout cela, le temps soufflait sur ses plaies et fermait son angoisse. Elle avait alors l'impression que la vie était un champ en jachère et qu'elle devait cultiver l'envie de recommencer jusqu'à l'infini. L'envie de semer des graines à la volée.

Oui, le présent donnait peu à espérer, mais elle était sûre qu'un jour, tout prendrait la mesure de leurs rêves. Il fallait simplement se libérer du poids des années-pachydermes. Le temps allait faire éclore encore une fois la saison des rires.

Il lui restait pourtant une question qu'elle ne cessait de se poser :
"Pourquoi suis-je partie ? Pourquoi ai-je quitté ce qui

faisait ma force et mon devenir ? Pourquoi ai-je abandonné le champ de mon père ? A présent, j'ai perdu mon regard, l'horizon phosphorescent de tous les devenirs, le cœur ouvert comme une fleur épanouie, l'âme en fête sonore. J'ai perdu tout cela."

Elle était devenue transparente, fragile et vulnérable, marchant pieds nus dans une forêt de mirages, partie trop tôt pour ne jamais revenir. Qu'allait-elle faire de tous ces souvenirs qui se bousculaient dans son esprit au point de la rendre tantôt heureuse, tantôt malheureuse. La nostalgie et le remords qui la harcelaient, l'empêchaient de trouver

les mots pour chasser le poison. Elle devait garder les images qui lui serviraient de rempart contre les attaques du temps et du désespoir, un barrage pour endiguer l'énorme monotonie des jours.

“La ligne droite représente la sérénité, la ligne verticale, le sublime et le cercle symbolise l'infini, lui avait dit son père. Tu n'en auras jamais fini avec la vie et son futur.”

Aimée savait que les rires de son enfance tapissaient son esprit et avaient le pouvoir de guérir son désespoir. Parce qu'elle avait été heureuse, elle pouvait à présent puiser dans sa réserve de bons moments pour effacer la grisaille des journées. Sa palette était faite de couleurs brillantes, chaudes et énergiques.

Quand elle était heureuse, elle savait façonner le bonheur pour l'offrir aux autres.



VINGT-DEUX



Elle lui apporterait des cadeaux plein les bras et ils les ouvriraient ensemble. Et lui, en retour, ferait de chacun de ses silences une

offrande. Elle avait envie de tout avaler à la fois. Dire les quatre vérités. Savoir ce qui fait un homme et ce qui fait une femme.

Elle désirait parler un langage rapide. Courir en ligne droite. N'être arrêtée par aucune barrière.

Il veut bousculer les obstacles. Dénoncer les abus. Crier de toutes ses forces. Il veut saboter le règne de l'injustice.

Ils avaient peur de ce qui était écrit sur les murs de la ville, dans les rues, dans le pays entier : nous nous faisons du mal. Nous nous dévorons. Nous profanons nos autels. Nous courons tous une course solitaire.

Chaque jour était pour eux une tempête implacable. Un renoncement aux erreurs passées. Lutter sans relâche pour atteindre le centre de la terre, le magma en fusion de toute passion.

Ils voulaient redéfinir leurs rêves. Tracer de nouveaux objectifs.

Parfois, le matin sous les arbres, quand la pluie est tombée dans la nuit et que l'herbe est encore mouillée, il y a beaucoup d'espérance. L'air est plus frais, plus pur. Les plantes se sentent mieux et le corps cesse enfin d'être une masse encombrante. Tout a été nettoyé : le sol, les arbres, les choses, les êtres.

La mer est bleue, verte, bleue, et les nuages tout au fond sont collés contre le ciel. Sur la plage, les crabes sortent de leurs trous et quadrillent le rivage à toute vitesse.

Des pêcheurs viennent exhiber leurs prises qui frétilent encore dans le fond des embarcations. Poissons argentés, poissons jaunes, poissons rouges et lumineux. Une grosse pieuvre agonise lentement et dans sa dernière étreinte tient une carpe prisonnière entre ses tentacules.

Le soleil est terriblement chaud, terriblement présent. La lumière sur le sable blanc aveugle jusqu'à l'intolérable. La finesse des grains tapisse les pieds d'une poudre douce et tiède. Les algues

décomposées ou séchées s'entassent par paquets et abîment la beauté. Une odeur de pourriture se mêle à l'air marin.

Au loin, l'ombre des palmiers paraît plus fraîche encore. En regardant les oiseaux si légers se déplacer dans le ciel, une impression de grande sérénité est possible.

Et puis, en fin d'après-midi, la mer change de couleur. La marée est basse et l'eau devient marron le long du littoral, à cause des algues mortes. Le reste de l'étendue est vert, d'un^ vert très foncé qui porte déjà les teintes de là nuit. Mais le soleil descend et le

ot

ciel est rouge sang.

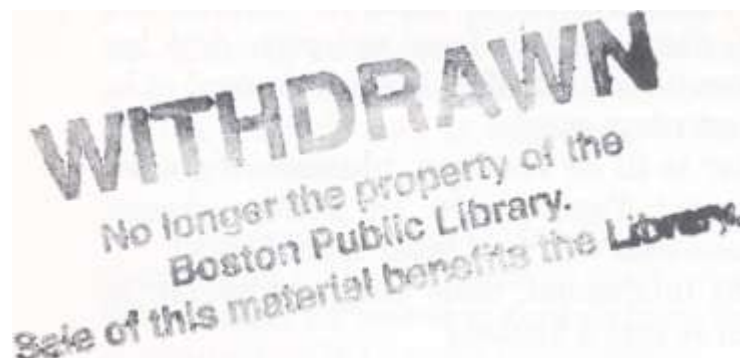
Sur le fil de l'horizon, plusieurs barques tanguent, l'ancre jetée. De petites vagues mousseuses viennent laper leurs flancs.

Et finalement, dans un grand soupir, le soleil se met à fondre^

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 03720 390 6



Achevé d'imprimer 1^{er} trimestre 1999 par SAFICA 15 BP 504
Abidjan 15 Dépôt légal 4409



L'Ivoirienne Véronique TADJO, née en 1955, étudie en Côte d'Ivoire puis en France et aux Etats-Unis. Elle enseigne ensuite la littérature nord-américaine à Abidjan et vit actuellement à Londres. Elle s'essaye à plusieurs genres littéraires depuis 1983 : la poésie : **Latérite** (1984 Prix ACCT), le roman : **A vol d'oiseau** (1986) et **Le royaume aveugle** (1990) ; la littérature enfantine : six titres, illustrés par elle-même, dont cinq aux N.E.I. d'Abidjan, et notamment le Prix Unicef 1993 : **Mamy Wata et le monstre**.



Un couple

- il est noir, elle est blanche - vivant en Afrique, est à la recherche de lui-même autant que du pourquoi de son existence. A travers une succession de tableaux - tous différents - du quotidien, parfois sublimes, souvent bouleversants, mais jamais innocents, c'est la solitude à deux, les difficultés de l'amour et son érosion par le temps, les voyages intérieurs, leur impuissance face aux maux de l'Afrique, qu'expriment Eloka et Aimée. Un parcours initiatique, un récit lyrique et intimiste à la frontière du surréalisme, invite le lecteur à voguer sur "le long fleuve tranquille de la vie", voyage empreint de poésie et menant à la renaissance de ces êtres...



ISBN : 2-7087-0685-3
80 FF TTC

This book made available by the Internet Archive.